

Le journal en ligne gratuit des Charentais d'ici et d'ailleurs.

Le Boutillon des Charentes



N° 85 Janvier – février 2023

Un dessin de Jean-Claude Lucazeau



Extrait de « Les Saintongeais font de la résistance »
(Nouvelles éditions Bordessoules)

C'est une année néfaste que nous quittons. La Covid qui ne veut pas nous laisser tranquille, la guerre et les menaces de guerre, des dictateurs bien implantés, même si leur socle commence à se fissurer, qui mettent leur population sous la terreur, un populisme qui se développe dans plusieurs pays, avec parfois un arrière-goût de fascisme. Heureusement, pour le moment, nous avons encore la chance de vivre dans un pays démocratique.

Et dans notre Saintonge ? Nous avons eu la tristesse de perdre deux amis qui ont, à plusieurs reprises, mis leur talent au service du Boutillon. Tout d'abord Pierre Bruneaud, dont les articles étaient très appréciés, et récemment Didier Catoire qui a, lui aussi, écrit à plusieurs reprises dans notre journal.

Espérons que l'année 2023 nous apportera un peu de lumière. En tout cas, le Boutillon continue, *tant qu'i peurat* ! Cela fait dix ans qu'il est fidèle à ses lecteurs et à ses lectrices. Bonne lecture.

Joyeux Noël et bonne année

Vous pouvez toujours naviguer sur notre site internet, <http://journalboutillon.com> et notre page Facebook <https://www.facebook.com/journalboutillon> pour consulter les Boutillons précédents.

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Sommaire

		Pages
Le Boutillon internet : dix ans déjà	Pierre Péronneau (Maît' Piârre)	3
Didier Catoire s'en est allé	Pierre Péronneau (Maît' Piârre)	3
Exposition Goulebenéze à Burie	Pierre Péronneau (Maît' Piârre)	4
La bataille de Jarnac	Gérard Fresser	5
Les souvenirs de Chacha : souvenirs de battage	Michel Chatenet	9
Us, coutumes et traditions de la semaine sainte, et autres festivités	Jean-Jacques Bonnin	10
Noms de lieux et noms de famille : un lien étroit	Philippe Piaud	14
Le coin des poètes		22
Un livre à vous conseiller : « Un chemin d'étoiles » de Jacques Gros	Gérard Fresser	23
Les histouères à Pierre Dumousseau	Pierre Dumousseau	24
Kétoukolé	Joël Lamiraud (Jhoël)	25
Un livre à vous conseiller : « Les voies romaines de la Saintonge »		28
Le manuscrit de Pons	Pierre Péronneau (Maît' Piârre)	29
Un peu de vocabulaire	Pierre Péronneau (Maît' Piârre) Jean-Jacques Bonnin	30
À propos de l'avenir du patois saintongeais	Pierre Péronneau (Maît' Piârre)	31

Le Boutillon internet : dix ans déjà Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

C'est en décembre 2012 que j'ai lancé le premier journal internet, portant le numéro 25. Pourquoi le numéro 25 ? Parce qu'il prenait la suite d'un petit journal créé par Noël Maixent pour l'association des amis du musée de la mérine à Saint Césaire. A la dissolution de cette association, 24 numéros « papier » avaient été diffusés : donc le premier journal internet prit le numéro 25, pour éviter la coupure.

Ce numéro 25 comportait six pages. Il peut être consulté sur notre site journalboutillon.com, ainsi que tous les numéros qui le précèdent et qui le suivent.

Le journal prit de plus en plus d'extension, avec un nombre de lecteurs en augmentation, mais c'est l'arrivée de notre webmaster Benjamin qui l'a véritablement « boosté » : Benjamin a créé un site pour héberger les numéros, puis une page Facebook à laquelle se sont accrochées plusieurs pages liées à la culture charentaise : <https://www.facebook.com/journalboutillon>. Facebook est un relais extraordinaire quand il est utilisé correctement : nous en sommes à 61 parutions internet avec, à chaque fois, près de 50 000 visiteurs provenant de toute la France et de l'étranger : selon nos statistiques, nous avons 63 % de lectrices et 37 % de lecteurs : bravo Mesdames !

Nous avons reçu dès le départ des commentaires excellents, ce qui nous a incités à continuer avec pour objectif de maintenir la qualité des publications. Le journal reste ouvert aux lecteurs et aux lectrices qui le souhaitent, et qui sont de plus en plus nombreux à collaborer avec nous.

En 2017, le prix « Madeleine Labryère » fut décerné au Boutillon par l'Académie de Saintonge.

En 2018, le journal change de nom : le « Boutillon de la mérine » devient « Le Boutillon des Charentes ». Ce qui ne change pas le fond.

Des numéros spéciaux furent créés sur des thèmes précis : Goulebenéze (en six parties), Pierre Loti, l'assassin de la pleine lune (Jacques Edmond Machefert a écrit un livre sur cette affaire, « Saintes frayeurs »), le poitevin-saintongeais, la galette charentaise, les Santons etc.

En 2016, à l'initiative de René Ribéraud, et avec la collaboration d'Annette Pinard puis de Michèle Barranger, nous avons lancé les bases d'une grammaire saintongeaise « audio-visuelle » qui a surpris, dans le bon sens du terme, de nombreux lecteurs. Elle est bien avancée, n'est pas encore terminée, mais peut être consultée en allant dans notre site.

Je tiens à remercier les lecteurs et les lectrices qui nous sont fidèles. Sans eux, le Boutillon n'aurait aucune raison d'être.

Didier Catineau s'en est allé



Né à Jarnac en 1953, Didier Catineau s'est éteint mercredi 23 novembre 2022. J'ai fait sa connaissance en 2004, à la boutique du Croît vif à Saintes, en lui apportant mon manuscrit concernant les recherches que j'avais réalisées sur mon grand-père Goulebenéze. Il proposa de m'associer avec Charly Grenon, qui avait écrit « Les gloires charentaises du Coran », à la maison d'éditions « La malle aux livres », qu'il avait dirigée à Rochefort. Comme on le sait, notre projet déboucha sur un ouvrage « Goulebenéze, le Charentais par excellence », qui connut un beau succès. Je lui en suis reconnaissant, et il est devenu un ami.

Le 16 novembre dernier, il m'envoya un message pour me dire qu'il était hospitalisé, mais qu'il pensait bien sortir à temps pour assister à ma conférence sur Goulebenéze, à Burie, le 10 décembre. Nous avons plaisanté, comme nous le faisons régulièrement à chaque fois que nous nous rencontrons. J'étais loin de penser que c'était le dernier contact que j'avais avec lui.

Il était connu pour ses « coups de gueule », notamment pour la survie des platanes de la place Saint Pierre à Saintes, ou contre le projet de gradins dans les arènes, publiés dans sa page Facebook « Grognon à Saintes », et qui ont débouché sur son dernier livre, « Un esprit saintongeais ».

Comme le souligne Séverine Joubert dans son article paru dans Sud-Ouest du 25 novembre, Didier eut plusieurs vies. Secrétaire particulier de Michel Lis et de Madeleine Chapsal, conseiller littéraire, écrivain, animateur de « La nuit de la ganipote » avec Pierre Dumousseau ... Il était également intervenu dans la prison de Saintes, pour aider les détenus à écrire des textes dont certains furent publiés dans le Boutillon.

Il était également un grand spécialiste de Pierre Loti, sur lequel il donna plusieurs conférences.

Didier, si là-haut tu rencontres mon grand-père Goulebenéze, n'oublie pas de le saluer de ma part.

Pierre Péronneau

Exposition Goulebenéze à Burie Pierre Péronneau (Maït' Piârre)



Le 2 décembre une exposition sur Goulebenéze a été inaugurée, en présence du Groupe Folklorique Aunis Saintonge.



Et le 10 décembre, devant 150 personnes enthousiastes, j'ai animé une conférence sur mon grand-père Goulebenéze, avec trois patoisants : Roger Maixent, Dominique Porcheron et Mathieu Touzot. Aux manettes, Benjamin Péronneau, notre webmaster. Photos et vidéos à voir sur la page Facebook du Boutillon : <https://www.facebook.com/journalboutillon>.



Benjamin et Pierre Péronneau, Dominique Porcheron, Roger Maixent et Mathieu Touzot. Avec Pierre Évariste et Pauline Péronneau, deux des arrière arrière petits enfants de Goulebenéze.

La Bataille de Jarnac – dimanche 13 mars 1569 – 3^e guerre de religion

A feu et à sang, troubles de la guerre civile

L'autre coup de Jarnac, 22 ans après le premier

Gérard Fresser

Quand un tiers de la noblesse française passa à l'hérésie ! (*Michel Defaye – Le sel de la Terre 2009*)



Martin Luther

1517 - N'était-ce pas déjà l'idée de séparation du pouvoir politique et du pouvoir religieux, dès 1517 et les 95 thèses du moine augustinien Martin Luther, refusées par le pape ? Les intérêts de l'Eglise inséparables de ceux de l'Etat ?

Calvin en fit un autre courant dans le croissant réformé (sud-ouest). Sont appelés les religionnaires (religion prétendue réformée).

Les bourgeois de la ville d'Angoulême comblés de privilèges par les souverains, exempts de tout impôt, se voyaient menacés par les doctrines de Calvin.

« L'Eglise, annihilant la pensée, effrayant le peuple par ses monitoires et par ses anathèmes, implacable contre quiconque méconnaissait son autorité ou lui disputait ses privilèges, l'Eglise enfin avait pénétré dans la vie

civile, employant tous ses moyens pour dominer les nobles et circonvenir la royauté. » (*Victor Bujault*).

L'arrivée de l'imprimerie de Johannes Gutenberg en 1450 facilitait la diffusion des idées dans un peuple qui ne savait jusqu'alors qu'écouter le prêche.

François 1^{er} (né à Cognac), d'abord ouvert aux idées nouvelles, voulait supprimer les **7 abus dans le culte de l'Eglise romaine - la messe à 7 points** - (*la Renaissance ou une nouvelle naissance m'a confié Sonia Matossian, propriétaire du château de La Rochefoucauld*), se mit à réprimer.



1516 - François 1^{er} n'avait-il pas obtenu lors du Concordat de Bologne le 18 août 1516 signé avec le pape Léon X, un pouvoir sur l'Eglise romaine dans son royaume dont ne disposait aucun autre souverain catholique..."

Les humanistes sont croyants mais dénoncent l'influence de l'Eglise sur la pensée et les abus de pouvoir du Clergé. Ils pensent que l'homme est libre et responsable.

Dès lors, les hérétiques faisaient perdre aux catholiques bien installés une grande partie de leurs pouvoirs.

1569 - L'armée protestante commandée par Louis de Bourbon 1^{er} (depuis 1562) prince de **Condé** (39 ans – oncle d'Henry IV- dévoré d'ambition) et par l'amiral Gaspard II de **Coligny**, est face à celle du roi de France commandée par Henri (Monsieur), **duc d'Anjou** 18 ans (futur Henri III) et frère du roi **Charles IX** à proximité de la ville de Jarnac, en Angoumois.

Henri d'Anjou, avait été nommé lieutenant général du royaume avec pour mission de vaincre les Huguenots en France, les réduire au silence. Puis viendrait le tour de l'Angleterre pour remettre en liberté Marie Stuart (reine d'Ecosse, catholique - prisonnière de la reine depuis mai 1568)...

Une lutte entre **Guise et derniers Valois**, contre les **Bourbon** avec une instigatrice de force étrange : Catherine de Médicis. D'affreux massacres et d'incroyables cruautés à la clé, surtout en Saintonge.

Une guerre qui devenait européenne avec gros risque de déstabilisation : mercenaires allemands (reîtres et lansquenets), secours anglais de la reine d'Angleterre, Suisses, Espagnols, Néerlandais, Italiens en contingents pontificaux, Wallons, Grecs et Albanais ... L'on parlait 5 ou 6 langues dans l'armée royale. De mariages européens il était question pour la paix, dans le clan catholique. Guillaume 1^{er} prince d'Orange, gouverneur de Hollande pour le roi d'Espagne, fait craindre d'envahir la France (18 M d'hab.). Son propos est révolutionnaire : « *Je ne peux pas admettre que les souverains veuillent régner sur la conscience de leurs sujets et qu'ils leur enlèvent la liberté de croyance et de religion* ».



La reine mère,
Catherine de Médicis

En septembre 1568, **Catherine de Médicis**, dans un de ses revirements bien connus, essaya d'enlever traîtreusement Condé, Coligny, **Jeanne III d'Albret** et son fils **Henri de Navarre** (15 ans), qui furent avertis à temps et se réfugièrent à La Rochelle, citadelle du parti calviniste, Jérusalem des protestants (22 000 habitants, 18 000 protestants).

L'armée royale assisté du vaillant maréchal Gaspard Saulx de **Tavannes** (60 ans) venait en Poitou avec ses 28 000 combattants (bientôt 30 000) pour contrer les avancées de Condé et ses 15 000 huguenots (bientôt 25 000).

Des armées considérables et des difficultés à les payer. Des déplacements lents : 8 Km/j, 60 Km/semaine (estimations Thomas Monnerie).

Le duc d'Anjou prit résolution de s'acheminer avec son armée en Angoumois pour combattre les princes avant que leurs forces fussent unies avec celles des vicomtes, et au secours qu'ils attendaient d'Allemagne. L'hiver sibérien interrompit la campagne. Froid, faim et maladie déciment les soldats.

Elle fut reprise au printemps de 1569. Condé voulait passer la Charente, entre Saintes et Angoulême, pour rallier dans le Quercy les **8.000 combattants** des sept vicomtes et se diriger, avec ce renfort, vers la Charité-sur-Loire, où il avait donné rendez-vous à **l'armée allemande** qui tarde à venir (**2000 reîtres - cavaliers avec pistolet à rouet - abandonnent la lance**) du duc de Deux-Ponts et à celle de Guillaume et Ludovic de Nassau, ses alliés.

Le duc d'Anjou, qui s'était renforcé, ouvrit la campagne en mars 1569. Son but était d'empêcher, avant l'arrivée du duc de Deux-Ponts (Wolfgang de Bavière), la jonction des Huguenots de la Saintonge et de l'Angoumois avec les forces du Périgord et du Quercy. Il entra donc dans l'Angoumois, prit Ruffec, Melle, Verteuil et Confolens, et donna commandement à Montpensier de faire une pointe sur Châteauneuf. Henri de Béarn était resté à Saintes.

La Charente doit être franchie à Chaniers, Chauveau, Le Treuil, Cognac, St Brice, Jarnac et Châteauneuf.



Gaspard de Saulx
seigneur de Tavannes

Tavannes, instruit du projet de Condé, conduisit les **4.000 lances, les 10.000 hommes de pied français et les 6.000 Suisses** de l'armée royale sur la haute Charente, **2000 reîtres** du Rhingrave, 4 canons et 4 couleuvrines, pour prendre le contact avec les troupes de Condé, réunies à Saint-Jean d'Angély, et leur barrer la route du Quercy.

Les approches des uns et des autres se faisant par Beauvoir sur Matha, Matha, St Jean d'Angély, Cognac, Sieq, Anville, Montignac, Angoulême, Jarnac, Chasteauneuf, Chérac ... avec une concentration finale d'avant bataille le 12^e de mars auprès de la Guirlande entre Cheville et l'abbaye de Bassac, Triac et son étang, St Simon jusqu'à Tourtron, plateau de Moulidars, auberge de Vibrac. Une dispersion des troupes pour loger et nourrir tout le monde.

L'armée royale est parvenue à Chateauneuf sur la rive gauche. Coligny, prêt à y passer, se retire hâtivement après destruction partielle du pont. Grâce à l'indiscipline des volontaires calvinistes, le duc d'Anjou put rétablir le vieux pont et en construire un autre de bateaux. (Auguste Laugel - Coligny). Un pont qui ne tint pas longtemps à cause du courant très fort de la Charente à pareille époque.

Tavannes n'attaque pas et seules ont lieu des escarmouches entre enfants perdus. Mais il attaque bientôt l'arrière-garde des forces protestantes rebelles au cours de trois rencontres distinctes, près de Vibrac, Bassac et Triac, près de la maison de Mme Mézières, au bord d'un étang, avec ordre de passer sur le ventre à tous les ennemis qu'il trouverait.

Comment imaginer une telle concentration de près de **50 000 soldats**, cavaliers ou hommes de pied avec toute leur logistique ? Il faudrait le film de la bataille pour comprendre ... Comment orchestrer les manœuvres ? Comment se reconnaître de leur camp catholique ou protestant ?

Henri de Guise - célèbre balafre plus tard - y arrivait avec 800 lances. Les protestants tenaient ferme, et la cavalerie royale était repoussée sur presque tous les points. Ce fut alors que Condé, après avoir exhorté ses soldats dans une énergique harangue, entra en ligne, et vint charger, à la tête de ses escadrons, la cavalerie de Montpensier et du dauphin d'Auvergne, qui arrivaient aussi sur le champ de bataille. Le choc fut terrible ; mais, si impétueuse qu'eût été la charge de Condé, Montpensier et d'Auvergne la subirent sans fléchir, et par leur fermeté permirent au duc d'Anjou d'arriver à temps sur le lieu du combat. Alors Condé, écrasé par le nombre, fit en vain des prodiges de valeur.

Les troupes de Coligny ayant été contraintes de faire retraite devant l'assaut du Duc d'Anjou, Condé décide de se porter à leur secours avec Soubise et 300 cavaliers. Surpris et forcé de combattre dans une mauvaise position, il harangua sa troupe avant de charger : « C'est le bras en écharpe et la jambe meurtrie que je vais vous conduire à l'ennemi, voyez mes compagnons combien je compte sur vous. J'ai encore assez de force puisque j'ai assez de courage et que le vôtre me secondera ». Contre-attaqué de flanc, il se trouve cerné de toutes parts et sa troupe est décimée.

Un gentilhomme vieillard nommé Louis Lavergne de Tressan vient pour défendre le prince avec 50 gentilhommes dont 25 membres de sa famille, fils, petits-fils, neveux, qui se battent furieusement. Quinze d'entre eux trouveront la mort, les autres seront faits prisonniers. Le nombre les accable et ils meurent tous, victimes de leur dévouement (Jacques Rullier).

Le peu de gentilshommes qui l'entoure encore lui conseille de se retirer. A Dieu ne plaise, répond-il, « qu'on dise jamais que Bourbon ait fui devant ses ennemis ». Le cheval qui le porte est tué. Il combat un genou en terre et décharge ses deux pistolets, dégaine épée et dague.



Henri, duc d'Anjou



Condé

Epuisé de fatigue, froissé, meurtri, il voit fuir en désordre ce qui reste de sa troupe. (Victor Bujeaud – 1860)

Blessé depuis la veille avec le bras en écharpe froissé par une mauvaise chute et un coup de pied du cheval de La Rochefoucauld qui venait de lui casser la jambe pendant qu'il ajustait son casque, Condé se fit attacher à sa selle et s'écria « Allons, voici le combat que nous avons tant désiré. Souvenez-vous en quel état Louis de Bourbon entre au combat pour Christ et sa patrie ! » Fracture ouverte : l'os sort carrément du cuir de sa botte, rapporte d'Aubigné !



Au fort de la bataille, **François de Rousiers** (Limougeot) l'abattit de cheval et le fit prisonnier. Charles IX le gratifia de 3 000 livres l'année suivante, en récompense. (L'Abbé Arbellot 1859).

Blessé et étourdi par la chute, il ne parvient pas à remonter en selle. Soubise et d'autres combattants réformés refusent de l'abandonner et se battent à ses côtés jusqu'à la capture ou la mort.

Tout à coup, il relève la visière de son heaume, un éclair d'espérance brille dans ses yeux : il voit d'Argence dans son manteau rouge des gardes de Monsieur, qui fut son ami et servit autrefois sous ses ordres, l'appelle de la main. Le chevalier accourt avec Saint Jean (Denis Crouzet), un autre catholique qu'il connaît. Condé mourant lui présente son gantelet comme gage de sa foi. La soumission est acceptée, d'Argence (Charles ou Cybard Tison d'Argence ?) reçoit son épée avec respect, jure de le défendre, le relève et le conduit sous un arbre pour lui faire donner les premiers soins.

Hélas secours inutiles quand les catholiques songent tout-à-coup qu'ils ont ordre de le tuer partout où ils le rencontreront. « Cachez-vous la figure » dit Abas d'Argence. « Ah, d'Argence, je suis mort, tu ne me sauveras pas » souffle Condé. D'Argence : « Je vous garantis la vie sauve ». Condé : « Voilà les rouges corbeaux, ils vont me dépecer. D'Argence : « Cachez-vous la face, que vous ne soyez reconnu ».

Le baron Joseph François de **Montesquiou**, gentilhomme gascon, capitaine des gardes du duc d'Anjou accourt en hurlant « Tue ! Tue ! Mordieux ! » puis se plante derrière Condé et l'achève d'une pistolade à bout portant dans la nuque. Observant un ordre secret de le faire, Montesquiou : « Comme vous savez, je ne suis point celui qui l'a commandé » dit-il à d'Argence. Une pistolade dont Condé mourut tout aussitôt, un œil pendant hors de son orbite. Comme 400 cavaliers dont 140 autres gentilhommes huguenots ce jour-là. Un assassinat de sang-froid après que Condé se fut constitué prisonnier ! Il allait à l'encontre du code nobiliaire et de toutes les règles chevaleresques. (P. Delacroix – 1858) Un meurtre contraire aux lois de la guerre. L'héroïque Louis de Bourbon meurt sur le coup, assassiné par trahison, à l'encontre de toutes les lois de la Chevalerie. Le "coup de Jarnac" demeure dans l'histoire le symbole de la trahison et du manque de loyauté.

D'Argence : « Ha Montesquiou, un homme désarmé, un Prince de sang, c'est vilénie » !

Coligny n'avait-il pas été aussi lâche quand il assassina 30 prêtres à Sully Sur Loire en 1563, à Nîmes en 1567 ou à Angoulême en 1568 ?

Monsieur humilia publiquement le cadavre de son ennemi en montrant sa joie la plus indécente et il l'insulta par les quolibets les plus lâches et les plus déplacés. (P. Delacroix 1858) Il exposa Condé aux moqueries de ses soldats en le faisant transporter sur le dos d'une vieille ânesse, par dérision « *bras et jambes pendantes* », rapporta Brantôme, comme un vulgaire ballot de linge. Questionné sur le sort à réserver aux autres prisonniers : « Tuez-les tous » !

Henri de Navarre considéra cet assassinat brutal indigne d'un chrétien, une action cruelle et barbare à venger par tous les princes de la chrétienté. Avant de prôner plus tard, une politique de réconciliation pour discipliner les passions ! (Michel de Waele)

Guise, qui nourrissait à l'égard de Coligny une haine implacable puisant sa source dans le sentiment filial dont il était animé, ne put cependant, assure-t-on, s'empêcher de présenter au duc d'Anjou de sévères observations sur l'assassinat commis par Montesquiou, et demanda que le coupable fût désavoué et puni. Le sang de Condé, ainsi répandu, retombait sur la personne du frère du roi et sur le roi lui-même.



Le corps fut exposé pendant deux jours sur une table de marbre du château de Jarnac (la mairie de **Jarnac** en conserve une partie encore aujourd'hui), où Monsieur le duc d'Anjou s'était retiré. Le duc François-Eléonor d'Orléans-Longueville, son beau-frère, en demanda le corps à Monsieur pour le faire ensevelir à Vendôme (Michel de Castelnau-1823). Ce qui lui fut octroyé librement.

Ce quatrain moqueur courut après la mort de Louis de Condé, chef du parti huguenot dans le royaume :

« L'an mil cinq cent soixante-neuf,
entre Jarnac et Châteauneuf
fut porté mort sur une ânesse
le grand ennemi de la messe ».

Pourtant Condé laisse, dans les deux partis, catholique comme protestant, le souvenir d'un excellent chef de guerre. Henri de Navarre fera ensuite enterrer le corps de son oncle à Vendôme. Une mort misérable dans un combat mal engagé ! Immoral et lâche ! Monstrueux ! Un geste de guerre, une raison d'Etat ? Un crime de guerre pour la CPI aujourd'hui !

La mort de Condé fut suivie de la déroute complète de l'armée : personne ne douta que la perte de ce prince n'entraînât celle de tous les protestants. La bataille eut un grand retentissement ! La tête du serpent – de l'hérésie - écrasée ! Le pape Pie V pleura de joie en apprenant la nouvelle. La victoire du duc d'Anjou fut saluée en France et dans les cours européennes comme un héros et un génie militaire.

Coligny réunit les débris de l'armée huguenote à Tonnay-Charente. Le lendemain, le Duc d'Anjou rendit compte à la mère-reine de l'heureux succès de ses armes depuis Segonzac.

En coulisse, Catherine de Médicis aurait-elle décidé du massacre des leaders huguenots et promis de belles récompenses pour d'Andelot (empoisonné) et La Rochefoucauld (30 000 livres), Coligny (20 000 livres – 2 tentatives).

Margot dans ses mémoires raconte que Catherine de Médicis délirante avait déjà rêvé la mort de Condé :

« Vous êtes fâcheux de m'avoir éveillée pour cela. Je le savais bien. Ne l'avais-je pas vu hier ? »

La reine Jeanne de Navarre ne tarda pas à apprendre le résultat funeste de la bataille et Coligny réclama la présence du jeune Henri de Béarn. « Comme elle avait un grand cœur et un esprit mâle », dit de Thou, elle ne s'arrêta point à déplorer ce malheur, mais à le réparer, à en prévenir les suites. Elle quitte aussitôt la Rochelle, court en toute hâte à Tonnay-Charente, s'avance au milieu de tous ces guerriers accablés par la douleur et l'infortune. Ce fut sans doute un spectacle des plus extraordinaires que celui de toute une armée au désespoir, se précipitant, par un mouvement spontané, au-devant d'une femme pour entendre sortir de sa bouche quelques paroles de consolation, et peut-être d'espérance. Après avoir porté quelques instants ses yeux pleins de larmes sur toute cette troupe, elle fit un effort sur elle-même, et d'une voix entrecoupée de soupirs :

« au-lieu de la couronne de lauriers que devait obtenir son héroïque valeur, il a ceint la couronne immortelle ! ».

Condé est mort : une main sacrilège a tranché le cours d'une si belle vie, ses ennemis la lui ont arrachée par une lâche perfidie. Que dis-je ? Ils ont insulté à ses froides dépouilles ; et par tant d'outrages, ils ont à-la-fois ajouté à sa gloire, et souillé pour jamais les lauriers des vainqueurs de Jarnac ».

Jeanne, partageant à son tour l'enthousiasme qu'elle avait fait naître, embrassa ses deux fils (le sien et le fils de Condé-Henri de Bourbon) au milieu de nouvelles acclamations ; et tenant Henri de Navarre longtemps pressé sur son cœur, elle s'applaudit d'être mère. Ensuite elle le présente à tous, les priant de le recevoir comme le plus cher gage qu'elle pût leur donner de son affection. Dès lors son armée s'appela « l'armée des princes ».

A l'issue de cette bataille, le duc d'Anjou abandonna la Saintonge aux protestants sachant qu'à La Rochelle, venaient d'arriver en renfort, 18 bateaux anglais (argent, artillerie, munitions). **Henri Norris**, ambassadeur anglais à Paris fut très actif pour les huguenots, étant très influent auprès d'Elisabeth Tudor 1ère d'Angleterre (Olivier Martin – 2009). Un penchant pour l'autre camp qui n'était pas sans risque pour lui à Paris...

Vingt ans plus tard, ce territoire servira de bastion au futur Henri IV qui n'est encore qu'Henri de Navarre, un adolescent de 16 ans, mêlé aux choses de la guerre comme son cousin germain Henri de Condé 16 ans aussi (Henri d'Enghien), fils du prince défait à Jarnac. Pour la liberté de conscience et la fin des Valois.

En 1770, le comte de Jarnac, Charles Rosalie de Rohan-Chabot, visitant le champ de bataille où avait péri Condé, lui fait élever une colonne monumentale, supportant une plaque de marbre sur laquelle on inscrit ce vers de Voltaire tiré de *La Henriade* (1746) :

Ô plaines de Jarnac ! ô coup trop humain !

Avec une suite :

*Barbare Montesquiou, moins guerrier qu'humain,
Condé déjà mourant, tomba sous ta furie.
J'ai vu porter le coup, j'ai vu trancher sa vie :
Hélas ! trop jeune encore, mon bras, mon faible bras
Ne put ni prévenir, ni venger son trépas.*

La pyramide est mutilée par les vandales révolutionnaires de 1793. Le monument est relevé en 1818 par François-Nicolas Pineau.



Pyramide de Condé -
Triac Lautrait

Il est restauré à nouveau et mis en valeur comme lieu de mémoire dans le début des années 1900, avec une inscription en latin, sur la commune proche de Triac-Lautrait.

En français : « Ici, d'une mort horrible tomba, l'an 1569, à l'âge de 39 ans, Louis Condé de la Maison de Bourbon qui dans les arts de la guerre et de la paix n'eut pas son égal. Par son courage, ses talents et son habileté, il soutint l'éclat de sa naissance. Ce guerrier était digne d'un meilleur sort ».

Les souvenirs de Chacha : souvenirs de battages Michel Chatenet

Je dois faire partie de cette dernière génération qui a connu les battages dans la cour de la ferme. C'était chez mon grand oncle, au Palain, près de Cherves de Cognac.

La batteuse appartenait à Edmond Prat. Elle était animée par un tracteur « Titan ». Quand le moteur chauffait, il arrosait les flancs avec des seaux d'eau froide tirée du puits. Je ne sais pas si nos mécaniques modernes supporteraient un tel traitement.

Nous, les enfants, nous avons un rôle important : on ravitaillait en vin blanc. « Eh drôle, ameune à bouère !!!! ». On allait tirer quelques bouteilles au robinet de la barrique. Elles ne faisaient pas long feu !

Tous les voisins s'entraidaient. Certains ne travaillaient que le matin car le vin blanc et le repas de midi les mettaient sur le flanc.

Il y avait des grandes tables sous le hangar avec la soupe, les pâtés, les ragouts, les poulets rôtis et les pichets de vin rouge. Souvent les œufs au lait finissaient le festin.

Dans certaines maisons, on mangeait mieux que dans d'autres. Mon arrière-grand-mère, « Mélodie » racontait qu'Edmond Prat venait parfois chez elle après avoir calé sa machine chez des voisins car quand il arrivait à table, il ne lui restait plus qu'un bout d'aileron de poulet à se mettre sous la dent. Elle lui servait quelques restes du repas de battage de la veille et il repartait continuer sa tâche, au moins le ventre plein.

Quelle poussière autour de la machine ! Elle déversait les « balles » que les poulets nés tardivement venaient gratter. Ils devenaient rarement bien gros ces poulets tardifs. On les appelait « des poulets gratte balles ».

Chaque homme avait son rôle. Certains étaient sur le gerbier, d'autres défaisaient les gerbes et engrangeaient à la gueule de la machine. C'était tout un art car il ne fallait pas perdre son temps mais il ne fallait pas aller trop vite sinon, ça bourrait et ça battait mal. On entendait la machine qui forçait. Il y avait ceux qui savaient faire un paillé. Il avait une forme particulière. Il partait en s'évasant pour finir en pointe. La paille d'avoine était particulièrement glissante. Si les bottes étaient mal positionnées, le paillé pouvait s'écrouler. Ce paillé était ensuite recouvert de ruche, des roseaux qu'on coupait à la faux dans les marais pour le protéger des intempéries.

Les hommes les plus costauds portaient les sacs de grain qu'ils montaient au grenier en passant parfois sous des poutres basses. On entendait crier : « attention à tes cornes » ou parfois un juron quand la poutre avait touché de trop près le béret. Mon grand oncle allait chez tous les voisins et pendant un mois il portait des sacs sur son dos. C'était un travail de fou !

Tout ça a disparu. On a remplacé la batteuse par la moissonneuse batteuse. Les premières avaient des petites barres de coupe et on faisait les sacs sur le côté de la machine. On les glissait dans une goulotte et on les laissait tomber au bout du champ. Il y avait même un sac pour les « agrains », c'est-à-dire les mauvaises graines qu'on ne laissait pas dans le champ et qui nourrissaient les poules. Là encore, on mangeait de la poussière !

De nos jours, il y a la « clim » dans la cabine. Tout est assisté. On ne brasse plus de sacs. On fait du rendement. Chacun travaille pour soi. Est-on plus heureux pour autant ?

Us, coutumes et traditions de la semaine sainte et autres festivités

Jean-Jacques Bonnin

Papillon avant l'Osanne
Fait porter gants et mitanes
(dicton du Nord Charente, Sud Poitou)

« Le vent, pour les Rameaux, bénit.
Toute l'année souffle et s'ensuit. » (Rustica)

Quand il pleut pour les rameaux,
Il pleut sur les barganaux

« D'après », le vent doit souffler toute l'année dans la même direction que celle qu'il avait pendant la messe des Rameaux.

L'Osanne ou Hosanne, de l'exclamation hosanna (juive et chrétienne : Hourra pour le salut !), désigne le buis béni et par extension la fête des Rameaux.

Le jeudi saint, après midi, les vieilles dames du quartier (soyons plus gentils que Jacques Brel) avaient coutume, se faisant accompagner par les petits enfants, d'aller faire leurs dévotions dans les monuments religieux plus ou moins proches, où étaient dressés des **repositoires**.

Il fallait donc visiter, admirer, se prosterner et s'abîmer en prière devant ces spectaculaires et macabres compositions. Les dévotes de chaque paroisse s'étaient abondamment approvisionnées en fleurs de saison pour parer les autels (selon la date plus ou moins tardive ou précoce de Pâques : iris, pivoines, lilas etc.).

Un jour, j'y avais admiré de superbes branches de cerisiers aux fleurs roses (Genre Sakura japonais, *Prunus serrulata*). Et c'est la vue des cerisiers, qui tous les ans comme à chaque printemps nous offrent une magnifique floraison devant notre immeuble, qui m'a remis en mémoire ces cérémonies.

La première station se faisait à la chapelle des Bézines, ou d'Obezine, selon l'étymologie que l'on veut adopter. Deux étymologies : « municipale » et « ecclésiastique » (sic).

Bézines évoque la vierge noire exposée dans la chapelle, qui aurait été trouvée au XIII^{ème} dans les *bouzines*, autrement dit la décharge publique, les égouts, au pied des remparts, près de la Porte du Sauvaget (où demeurait semble-t-il le bourreau ou bien, selon certains auteurs, tout simplement un monsieur Sauvaget) et qui aurait motivé l'érection de cette chapelle. Il n'est pas exclu que le terme ait eu une certaine connotation péjorative et méprisante de la part des « bourgeois » (avec le sens ancien de personne résidant dans la ville, dans un bourg, à l'intérieur des murs) par rapport aux paysans, manants, croquants, bouseux vivant hors les murs et sans lesquels, pourtant, les habitants de la ville n'auraient pu se nourrir.

Obezine fait référence au monastère corrézien d'Aubazine ou Aubazines, ou Obazine (*opacina silva, forêt obscure*) dont cette chapelle aurait dépendu (voir plus loin).

Les jours de grande fête, on poussait jusqu'à St André et ses voûtes domicales (ou gothique Plantagenet, rappelant la duchesse Aliénor et son époux Henri II, qui furent les maîtres de la région.

Et même parfois jusqu'à la cathédrale, Temple de la Raison pendant la Révolution et qui subit au XIX^{ème} siècle les outrages d'une restauration drastique, fantaisiste et controversée, entreprise par un élève de Viollet le Duc, l'architecte Paul Abadie, ce qui sauva quand même probablement l'édifice d'une ruine certaine mais en dénaturant le monument d'origine.

Coutumes et traditions

Il se rattachait dans la région un certain nombre de superstitions et coutumes relatives à la semaine sainte. Si on « coulait » la bugée (lessive) pendant la semaine sainte, on préparait son linceul ou celui d'un proche. Travailler la terre le vendredi saint équivalait à creuser sa propre tombe ou celle d'un parent ou familier.

Une plus positive : pour que les graines germent bien, en particulier celles des fleurs, il fallait les semer le jeudi saint....

Et évidemment il fallait observer un très strict jeûne ! Dans les campagnes, les prêtres s'arrogeaient le droit de visiter les cuisines pour vérifier si le carême était bien respecté. La toute puissance des autorités catholiques étendait les contrôles jusque dans les communautés protestantes. Pour échapper à cette inquisition, qui avant la loi de séparation des Eglises et de l'Etat pouvait avoir de fâcheuses conséquences, en terres « hérétiques », les ménagères utilisaient un « câlin », une poterie de forme allongée en terre cuite, et munie d'un couvercle étanche, qui a pris localement le nom de « huguenote ». Le desservant en visite n'avait généralement pas l'audace de soulever le couvercle.

Si ces vestiges de persécution ont heureusement disparu, le terme de « huguenote » a survécu assez longtemps dans les régions où subsistent des foyers de protestantisme. Pour combien de temps ? Il y a belle lurette que l'on ne mijote plus les plats dans la cheminée !

Traditionnellement certains libres penseurs, athées et mécréants, des compagnons, même paraît-il des « frémassous » (francs maçons) se réunissaient ce même vendredi saint dans une auberge, vrai lieu de perdition, pour faire ribote et banqueter joyeusement avec force saucissons, jambons, pâtés, rôtis de bœuf et biftecks, le tout arrosé généreusement et accompagné de chants appropriés aux circonstances.

Ces audacieuses et provocantes agapes scandalisaient la population bien pensante et faisaient rougir de honte les personnes dont un membre de la famille participait à ces orgies.

A la fin d'une session de formation de responsables de centres aérés en Dordogne, auquel j'avais participé, les autorités locales avaient été conviées à notre repas de fin de stage : inspecteur de la jeunesse et des sports, maires, conseillers généraux, députés, représentants de la préfecture, gendarmerie, sapeurs pompiers, bref, tous représentants des organismes concernées par nos actions à venir.

Le repas aurait pu être une belle occasion de célébrer la cuisine périgordine, avec par exemple quelque filet de bœuf en sauce Périgueux, quelque confit d'oie ou foie gras, quelque omelette sarladaise ; malheureusement le stage se termina le jour du vendredi saint, et, principe de laïcité oblige, nous avons dû nous contenter d'un lamentable plat de poisson !

Le 15 août, Fête de l'Assomption

Il était impensable de ne pas assister à la procession organisée ce jour là par les pères Montfortains, desservant la chapelle d'Aubezine.

Cette chapelle, en réalité une église assez monumentale « gothique contemporain », style Sainte Chapelle, classée maintenant monument historique, est à mon (humble et tendancieux) avis aussi laide, tarabiscotée et impersonnelle que le Sacré Cœur de Montmartre ou ND de Fourvière.

Je ne réussis pas, dans ce genre de bâtiment (m'as-tu vu dans mon joli vitrail ?) à trouver la paix et la sérénité des humbles églises romanes.

Obezine fait référence au monastère corrézien d'Aubazine ou Aubazines, ou Obazine (*opacina silva, forêt obscure*) dont cette chapelle aurait dépendu.

A l'origine, furent fondées en 1142 deux abbayes cisterciennes, une pour les hommes l'autre, l'abbaye du Coyroux (sous affluent de la Corrèze), de construction médiocre, en appareil grossier, pour les moniales. Preuve s'il en est besoin des discriminations, (souvent une origine qui remonte à l'antiquité, par le fait de prétextes religieux), dont ont été au cours des temps, et dont trop souvent encore les femmes sont victimes.

On peut encore voir, au milieu des châtaigniers, les ruines de ce bâtiment à proximité du village, ainsi que, taillé à flanc de falaise, le célèbre canal des moines (classé MH 1965).

L'abbaye, accueillit et sauva des femmes israélites pendant l'occupation (deux sœurs ont reçu la distinction de Juste parmi les Nations).

Elle est aussi connue pour avoir accueilli un certain temps, alors qu'elle était une enfant orpheline, celle qui allait devenir célèbre sous le nom de

Coco Chanel. Elle en conserva d'ailleurs le profond souvenir d'objets mystiques et du nombre 5 (comme les étoiles à cinq branches qui ornent les locaux) qui inspirèrent toute sa carrière

La construction de la chapelle d'Angoulême, qui fut décidée dans le but de relancer le culte marial, remplaça le petit édifice du XVIIIème siècle abritant la fameuse vierge miraculeuse. En réalité c'est une copie, l'original ayant disparu probablement au cours des guerres de religion.

La copie a-t-elle conservé les propriétés miraculeuses de cette idole ? Il semblerait que non, car depuis 1979, le bâtiment est quasiment désaffecté.

Le chantier de construction dura de la fin du XIXème siècle jusqu'à la fin des années 50. Quand j'étais enfant, il manquait le clocher, qui n'avait pu être terminé à cause de la guerre.

Le 15 août, donc, jour férié, dans le début de l'après midi, la procession se mettait en ordre, prêtres de la paroisse, l'évêque ou son représentant, pères Montfortains, religieuses, enfants de chœurs, porteurs de bannières, de croix, d'ostensoirs, dames patronnesses, etc. Les petites filles en robes blanches et couronnées de fleurs, portaient des couronnes, généralement de roses blanches. Au cours de la procession elles allaient les brandir en chantant :



*Prends ma couronne,
Je te la donne,
Au ciel, n'est-ce pas,
Tu me la rendras.*

Bref, un placement sur le futur...

Le clou du spectacle avait été la sortie de la statue sur un brancard, porté sur les épaules de quatre malabars, prenant la place dans le cortège qui se mettait alors en route.

Suivait la foule des fidèles. Le cheminement était lent et solennel, coupé de bénédictions, de haltes permettant la récitation d'oraisons. Les prêtres entonnaient des cantiques repris par les voix aigrettes des petites filles et des dames. Il m'est arrivé d'y mêler ma voix, mais mon enthousiasme n'a pas été de très longue durée.

Puis après avoir parcouru un circuit dans les rues du quartier, la bonne dame ayant fini de prendre l'air rentrait dans ses pénates jusqu'à l'année à venir.

Les pèlerinages

Lorsque j'avais 4, 5 ans ?, je ne m'en souviens guère, j'étais allé avec ma grand-mère rendre visite à mon oncle, réfugié en zone libre, à Tarbes avec sa famille, après sa libération d'un oflag.

Au cours de notre séjour, nous sommes allés en « pèlerinage » à Lourdes, ville toute proche. Nous avons bien sûr eu droit à la célèbre grotte, à la basilique, aux processions et à la foule venant prier pour la libération de la patrie, le retour des prisonniers, ou le souvenir des victimes des combats, et remercier d'être resté sain et sauf (jusqu'à quand ?). De cette visite, je me souviens surtout d'une affreuse crise d'asthme qui m'avait pris pendant le trajet dans le train. Du voyage lui-même je garde le souvenir impressionnant du passage de la Ligne de Démarcation à Dax, lors de notre trajet en train.

Bien plus tard, au cours de vacances dans la région, j'étais descendu un soir avec des amis faire un tour dans la ville déserte et nous avons trouvé parmi les nombreuses boutiques d'objets de piété, une dont l'enseigne avait soulevé notre enthousiasme : « Aux Véritables Neveux de Bernadette Soubirous ».

Après la Libération, le retour à une vie « normale », lorsque la circulation est devenue plus facile, dans le but de reconquérir des fidèles et de faire pièce aux entreprises subversives, des pèlerinages locaux ont été organisés dans les campagnes, souvent avec le concours de mouvements de jeunesse (JAC, Cœurs Vaillants etc.).

La vie rurale était active à cette époque et la concurrence rude avec les associations d'éducation populaire laïques. Il était important, pour l'avenir d'un jeune chrétien d'assister à ces festivités, et j'étais partant, car cela faisait une occasion de « lever le nez », ce qui n'était pas fréquent, quitte à faire montre d'une belle dévotion.

Le pèlerinage de Charmant

C'est ainsi que nous avons assisté (avec mes parentes) au pèlerinage dans le petit village de Charmant, très ancienne bourgade située sur le Chemin Boisne, voie romaine Périgieux /Saintes (de Vesuna à Mediolanum), pratiquement parallèle à la Via Agrippa (Lugdunum/Mediolanum).

Le lieu-dit Vesne (commune de Voulzézac, D22) peut évoquer Vésuna (hypothèse ?), de même que l'affluent de la Charente, la Bohème qui prend sa source à Charmant pourrait se rapporter au Chemin Boisne, parfois appelé localement Chemin de Bohème.

L'étymologie de Charmant est controversée : Caromantia, hauteur amie, ou nom d'un personnage gallo-romain : Carmentus (Dauzat) ?

Enfin certains historiens y ont vu le « Sarrum » de la carte de Peutinger. Charmant se trouve à environ 25 km d'Angoulême sur la ligne Paris Bordeaux. Le voyage en lui-même représentait une petite expédition mais à l'époque une gare, deux, même, avec celle des Chemins de Fer Economiques, desservait la commune, d'où « l'Hôtel des deux Gares » maintenant disparu.

Il ne reste plus à proximité de Charmant que le restaurant « Chez François » à Chadurie (angle de la D22 et de la D674), anciennement « Le Pont des Temples », dont le client le plus illustre a sans doute été François Mitterrand.

Donc, avec un peu de chance on avait un « omnibus » le matin. Il fallait évidemment apporter le repas pour « le tirer du sac » (sic). Comme dans de nombreux lieux d'occupation antique, les chrétiens ont récupéré le culte voué aux sources, guérisseuses puis miraculeuses.

A Charmant, après la messe dans l'ancienne église des Templiers, la procession se rendait au calvaire (Ou peut-être était-ce la croix hosannière, rebaptisée par ignorance calvaire ?) en passant par une source, celle du « Ruisseau des Tempes », où l'on rendait grâce à une statue de la Vierge, ce qui constitue ni plus ni moins que la christianisation d'une ancienne cérémonie païenne et idolâtre.

Et l'après midi, ayant bien mangé et bien bu (modérément...) tout le monde se rendit aux vêpres après s'être incliné au passage du saint sacrement, qui durant les agapes avait été mis à l'abri dans une maison du bourg.



Croix pattées sur un pilastre du portail suggérant, avec d'autres éléments la présence des Templiers

C'était un peu l'aventure, mais heureusement l'affaire était organisée !

Si nous avons dû partir au hasard le matin, la cérémonie finie, nous avons utilisé les autobus que les organisateurs avaient prévus pour le retour.

Ce pèlerinage a totalement disparu, je n'en ai trouvé en tout et pour tout sur Internet, qu'une ancienne carte postale, souvenir de la procession.

Le pèlerinage de ND de Belleveau

Une autre année, nous avons participé au pèlerinage de l'ermitage de Notre Dame De Belleveau.

C'est une très ancienne occupation, remontant sans doute au paléolithique, dans le bassin de l'Échelle, sous-affluent de la Charente, et dont la vallée située dans une zone karstique, est riche en vestiges historiques (logis nobles, anciens moulins et forges) et archéologiques (en particulier le site solutréen, dont les gravures du Roc de Sers sont visibles au musée de Saint Germain en Laye), en cavités souterraines et en curiosités hydrologiques.

Le lieu très isolé et sauvage, est situé dans une propriété privée, appartenant au comte de Gigou, qui était le maire de la commune à l'époque où ce pèlerinage fut réorganisé. Le site est constitué d'une chapelle troglodytique et de nombreux abris sous roche, aménagés en cellules, comportant en particulier des silos. J'y suis retourné il y a quelques années avec un vacataire de la DRAC, pour y faire des repérages et j'ai été impressionné par l'aspect primitif, sauvage et désolé, presque menaçant des sous bois et fourrés obscurs, au sol envahi de mousse, contrastant avec le calcaire clair et lumineux de l'ermitage.

Evidemment, la fontaine qui alimente ce séjour est dédiée comme par hasard à la Vierge et aurait été le cadre ad hoc à de nombreuses et traditionnelles apparitions et inévitables miracles, dont le récit particulièrement monotone manque d'inattendu.

L'occupation religieuse, probablement de l'époque mérovingienne et contemporaine de l'abbaye de St Cybard remonterait au V^{ème} siècle.

Cette célébration venait d'être réactivée, toujours dans un but de prosélytisme.

C'était au mois d'août (premier dimanche, il me semble), vers l'Assomption, bien sûr. L'autobus pour Périgueux nous avait largués en fin de matinée sur la route et nous avons dû parcourir à pied au moins 5 ou 6 kilomètres, avec le panier du pique nique. Au retour heureusement, de bonnes âmes nous prirent en charge.

La cérémonie ne présentait aucune originalité par rapport à celles auxquelles j'avais déjà assisté : mêmes cantiques, mêmes voix aigrettes, mêmes sermons soporifiques, creux ou délirants, quand ils ne sont pas haineux.

Ce lieu de pèlerinage est par contre particulièrement agréable et pittoresque et je ne fus pas déçu de notre nouvelle expédition.

Ce pèlerinage a toujours lieu, mais ce n'est plus la foule des grands jours. Les propriétaires font faucher les prés et débroussailler les alentours, ils ouvrent le site au public pour l'occasion et l'on peut lire dans le canard local un compte rendu succinct de la manifestation.



La chapelle troglodytique de notre dame de Belleveau, Sers 16410

Noms de lieux et noms de famille : un lien étroit

Philippe Piaud

Cet article est paru dans le bulletin n° 179 de l'Association Généalogique de la Charente. Je remercie son Président, Jean-Claude Mignon, ainsi que l'auteur Philippe Piaud, qui m'ont donné leur accord pour une publication dans le Boutillon des Charentes.

Dans ces quelques pages, nous proposons de réaliser une petite synthèse autour de l'étymologie des noms de lieux et des patronymes charentais. De tous temps, des habitants de notre territoire ont donné leurs noms aux lieux qu'ils habitaient et, à l'inverse, beaucoup de noms de famille ont pour origine un village où demeurait un ancêtre plus ou moins lointain. Cela a donc créé un lien étroit entre les deux. Pour illustrer cet aller-retour permanent, nous prendrons l'exemple de Jarnac, l'une des principales localités charentaises. Comme nous le verrons plus loin, le nom de cette ville proviendrait d'un certain Agarnus, qui aurait vécu au moment des invasions barbares ayant mis fin à la période gallo-romaine. Au fil des siècles, le « domaine d'Agarnus » a vu son appellation transformée et, au Moyen-Age, s'est fixée en Jarnac.

À peu-près à la même période, certains habitants de la petite cité se sont fixés dans la campagne environnante. C'était l'époque pendant laquelle on portait un prénom et un surnom, les patronymes n'étant pas encore fixés et transmis systématiquement de père en fils. Le Jean ou le Pierre venant de la ville de Jarnac ont facilement reçu le surnom de Jean « de Jarnac » ou Pierre « de Jarnac », surnom ensuite transmis à leurs descendants. Cela explique la présence autour de Segonzac, à une dizaine de kilomètres de Jarnac, d'un grand nombre de personnes portant le patronyme Dejarnac, notamment au 17^e ou au 18^e siècle. Certains de leurs descendants habitent toujours dans le secteur. Ainsi, un nom de famille est à l'origine d'un nom de lieu et ce dernier est à son tour à l'origine d'un autre nom de famille.

Enfin, j'insiste sur le fait que, dans le domaine de l'étymologie, il faut rester humble dans ses recherches (comme en généalogie d'ailleurs) : parfois, l'origine la plus probable pour un nom n'est pas forcément la bonne et on doit utiliser avant tout le conditionnel pour expliquer telle ou telle appellation. Il suffit de constater les nombreuses querelles entre spécialistes pour comprendre à quel point l'étymologie n'est pas une science exacte...

À l'origine, apparut la Charente

La plupart des spécialistes s'accordent sur le fait que les noms de lieux les plus anciens remontent, en France, aux Gaulois, peuplades celtes issues de contrées germaniques et ayant envahi notre territoire quelques siècles avant le début de l'ère chrétienne. Ces Gaulois n'ont certainement pas supplanté les populations préexistantes, parfois désignées sous le terme de « néolithiques », il y a plutôt eu un mélange de populations : les Celtes se sont unis aux autochtones et il y a nécessairement eu des assimilations réciproques entre les deux populations. Aussi, est-il probable que certains noms de lieux, notamment les plus symboliques, aient été transmis aux Gaulois par les peuplades néolithiques et ces Gaulois n'auraient fait que transformer des appellations antérieures. Quand les Romains ont noté les dénominations locales, ils les ont évidemment attribuées aux Celtes, sans pouvoir vérifier si ces appellations n'étaient pas plus anciennes.

Pour illustrer ce propos, nous prendrons le nom le plus symbolique de notre territoire : le fleuve Charente. Certes, il ne s'agit pas du cours d'eau le plus spectaculaire de notre pays mais, du point de vue des populations locales, qui voyageaient peu, la Charente n'avait pas d'équivalent. Pour les peuplades anciennes, les cours d'eau, comme les sources, avaient une essence divine, car ils fournissaient une ressource essentielle à la vie. Aussi, les noms de ces sites naturels majeurs avaient sûrement tendance à se transmettre facilement au fil des générations et même les peuples venus d'ailleurs devaient respecter une bonne part des appellations locales.

Pour en revenir à l'origine du nom « Charente », il semblerait remonter à la nuit des temps. Si l'on se réfère à l'article de *Wikipédia* sur notre fleuve charentais, l'origine du mot pourrait remonter à avant les Celtes, le terme préceltique « caranto » signifiant sable, en référence à certains fonds sablonneux du fleuve. Certains étymologistes attribueraient plutôt le nom aux Gaulois, « caranto » voulant dire « ami, qui aime », en référence à un cours d'eau calme qui apaise, comme un ami. En tout cas, du temps de la conquête romaine, le nom du fleuve est déjà fixé depuis un bon bout de temps, et on le cite dans des écrits grecs sous l'appellation « Kanentelos », et des écrits latins le nomment « Carentonus » (appellation reprise notamment par Ausone, le célèbre poète gallo-romain originaire d'Aquitaine).

Les premiers noms d'habitants parvenus à nous

La conquête de la Gaule par les Romains transforma fortement la physionomie de nos contrées. Le territoire charentais était alors pauvre en villes ; par contre, de nombreux domaines campagnards se sont développés : on les a appelés « villas ». À côté de la demeure du maître, se situait un véritable village abritant les domestiques et tout le personnel dédié à la culture du vaste domaine agricole associé. Dans beaucoup de cas, ces villas ont été à l'origine de nos villages actuels. *Pour dénommer ces domaines, on a généralement pris pour base le nom du maître, ce qui nous permet de connaître les patronymes de quelques notables de l'époque.* Il s'agissait soit de romains sédentarisés ou le plus souvent d'autochtones ayant assimilé la civilisation romaine, et que l'on a appelé « gallo-romains ».

En général, ces notables convertis à la civilisation romaine avaient à cœur de transformer légèrement leur nom afin de lui donner une consonance plus latine. **Prenons l'exemple de Cognac.** Le propriétaire de la villa aurait été un gaulois du nom de Connus : il aurait latinisé son nom en « Connius » : pour nommer le domaine de Connius, on rajoute le suffixe « acum », et cela donne « Conniacum », ensuite contracté en Cognac. Toutes les localités se terminant en « ac » auraient donc une origine gallo-romaine ou légèrement postérieure, le début de leur nom rappelant le patronyme d'un premier propriétaire. En général, ces localités sont devenues des paroisses, voire des villes, car les propriétés étaient importantes. Malgré les destructions liées aux invasions barbares, les habitants sont demeurés dans ces vastes domaines agricoles d'origine gallo-romaine et ont formé des communautés autour des églises nouvellement construites. Cependant, on trouve parfois de simples lieux-dits se terminant en « ac », comme Loubignac, par exemple, modeste hameau de la commune d'Exideuil ou Pressac, dans la commune voisine de St-Quentin sur Charente.

Le domaine de Lubinius et celui de Priscius étaient-ils plus petits que d'autres ou ont-ils simplement plus périclité que leurs voisins au fil des siècles ? Il est difficile de répondre à cette question. Par contre, on sait que les noms terminés en « ac » se concentrent dans la zone correspondant à la langue d'oc au cours du haut Moyen-Age, soit la plus grosse partie de notre département (moitié sud et nord-est). Dans le nord-ouest de la Charente, qui a toujours été plus ou moins dans la sphère de la langue d'oïl, le « ac » est transformé en « é » ou en « y », comme dans les régions plus au nord. On trouve quelques exemples de localités charentaises possédant les deux formes. Citons ainsi **Montignac** et **Montigné**, communes distantes d'une quinzaine de kilomètres tout au plus, juste à la limite de la zone des « ac » et de celle des « é ». Dans les deux cas, il s'agirait d'un domaine du dénommé Montinus, romanisé en Montinius. À l'époque gallo-romaine, les deux localités voisines portaient très probablement le même nom. Par contre, il apparaît difficile de dire si le Montinius en question est un même personnage, désigne deux personnes différentes de la même famille ou deux étrangers ayant le même patronyme. Compte tenu de la proximité des domaines et du fait qu'ils appartenaient à des notables, forcément peu nombreux, la thèse du propriétaire ou de la famille unique apparaît dans ce cas assez probable.

Voici quelques exemples de localités charentaises importantes et de leurs créateurs supposés :

- **Blanzac**, domaine de Blandius
- **Rouillac**, domaine de Rullius
- **Brossac**, domaine de Broccius
- **Hiersac**, domaine de Hirtius.

Il semble que ce mode de formation de lieu ait subsisté quelque temps après la chute de l'Empire romain, certains barbares venus du nord ayant continué à apposer leurs noms selon la mode romaine. Cela concernerait notamment Agarno, un germanique qui se serait installé dans la région en créant **Jarnac** et qui aurait romanisé son nom en Agarnus.

L'empreinte des grandes invasions



*Bouteville, village emblématique de la champagne viticole charentaise, aurait été créé par un Franc dénommé Boto ;
Il aurait défriché le secteur pour en faire un vaste domaine agricole*

À partir du 5^e siècle, l'Empire romain s'effondre totalement et des populations venues du nord s'installent dans la région. Dans nos terres, ce sont surtout les Wisigoths, puis les Francs, qui s'étaient au préalable installés dans la région parisienne. Les Normands opèrent aussi quelques incursions mais laissent peu d'empreinte. Les envahisseurs essaient bien de s'accaparer une partie des domaines exploités par les gallo-romains. Mais il reste encore beaucoup de terres à défricher et il y a de la place pour tout le monde. Aussi, les nouveaux venus préfèrent souvent créer de nouveaux domaines agricoles en coupant des bois, notamment dans l'ouest de la région. Les secteurs de Châteauneuf et de Rouillac sont particulièrement concernés par des installations de notables francs. On inaugure alors un nouveau mode de dénomination pour désigner leur domaine : plutôt que d'accoler le suffixe « ac » comme pour les gallo-romains, on préfère rajouter « ville » après leur nom. Le mot « ville » est tout simplement la traduction du latin « villa » qui désigne un domaine rural. Ainsi sont créés Malaville, Eraville, Viville, Bouteville, Sonnevile près de Châteauneuf, ainsi que Anville, Bonneville, un autre Sonnevile, Gourville, entre autres, dans le Rouillacais. Le cas des deux Sonnevile est intéressant car on fait parfois allusion, pour expliquer leur étymologie, au soleil (« die Sonne », en allemand). En fait, il s'agirait plutôt du domaine du franc Sunno. Comme dans le cas de Montinus, cité plus haut, il est difficile de dire s'il s'agit de deux domaines du même personnage ou de la même famille franque ou simplement de deux homonymes parfaitement étrangers.

Dans la catégorie des invasions, on ne peut manquer de citer **les incursions des Arabes**, appelés alors « Sarrasins » ou « Maures », lesquels ont tenté à plusieurs reprises d'envahir notre territoire, en partant de l'Espagne. Repoussés par Charles Martel aux alentours de Poitiers en 732, ils ont définitivement rebroussé chemin vers leur base arrière espagnole. Une tradition locale vivace prétend que certains d'entre eux se seraient arrêtés dans les terres charentaises et y auraient fait souche : cela expliquerait la présence de nombreux noms de famille comme *Moreau*, *Morin*, *Morinet*, *Lamaure* ou *Sarrasin*. La ficelle est un peu grosse : en effet, il apparaît peu probable que des guerriers en déroute se soient arrêtés en masse dans notre région. D'autre part, les noms de famille s'étant généralisés surtout vers le 12^e ou le 13^e siècle, cela donne beaucoup de générations entre les deux périodes. Si quelques arabes ont effectivement pu se fixer en Angoumois ou en Saintonge, leurs descendants ont largement eu le temps de se fondre dans la population locale au fil des générations. Il apparaît plus probable que les noms de famille faisant référence aux Arabes aient été donnés à des personnes ayant le teint plus ou moins basané, comme c'est le cas de toute personne ayant un type méditerranéen. Comme j'ai personnellement une peau foncée, de même que beaucoup de personnes de ma famille, j'aurais peut-être été surnommé « Moreau » si j'avais vécu au 12^e siècle ! Pour en finir avec les incursions arabes, elles ont laissé quelques traces dans les noms de lieux. On peut ainsi trouver par endroits des sources (appelées « fonts »), lesquelles font référence à ce peuple, comme la « font sarrasine » : peut-être y avait-on vu une troupe arabe armée s'y abreuver.

La généralisation des noms de famille

Les patronymes que nous portons sont, à l'origine, des surnoms servant à différencier plusieurs personnes ayant le même prénom. Ainsi, si l'on veut distinguer deux « Jean » de tailles différentes, on nomme l'un Jean Petit ou Lepetit, l'autre Jean Grand ou Legrand. Ce surnom, au départ attribué à une personne unique, finit par s'étendre à ses proches (épouse et enfants), constituant en quelque sorte le « marqueur » d'un foyer, permettant d'en reconnaître tous les membres ; par la suite, il finit par se fixer de manière définitive, au fil des générations.

Il est difficile de donner une période précise pour la naissance des noms de famille. En effet, le phénomène a été progressif et ne s'est pas forcément produit au même moment suivant les régions. D'autre part, au Moyen-Âge, les documents écrits sont rares, notamment pour ce qui concerne le petit peuple des campagnes constituant l'essentiel de nos ancêtres : on a donc un peu de mal à dater la fixation des surnoms des pauvres paysans ou des petits artisans des villages. Il semble évident que les patronymes ont été portés plus tôt par les nobles et les riches familles bourgeoises de marchands, notamment dans les villes.

On admet en général qu'il faut attendre le 12^e ou le 13^e siècle pour voir se fixer les noms de famille dans leur forme actuelle. Encore faut-il rappeler que la coutume d'attribuer des surnoms en plus du patronyme a perduré pendant de nombreuses générations, parfois jusqu'au 20^e siècle. Cela peut expliquer des changements de noms très perturbants pour le généalogiste, quand un surnom plus récent vient remplacer un autre plus ancien. Prenons un exemple pour illustrer ; dans une famille dénommée Bernard, on trouve deux frères, tous deux prénommés Pierre. Pour les distinguer, l'un d'eux est surnommé Pierre Bernard l'aîné, l'autre Pierre Bernard le jeune. On peut imaginer, dans certains cas, que la branche de Pierre l'aîné garde ce surnom et finisse par changer le patronyme de Bernard en Lesné, et de même pour Pierre le jeune. Ces changements de patronymes se rencontrent encore au 19^e siècle. Ils ont en principe disparu avec la création du livret de famille qui a favorisé la conservation plus rigoureuse des noms patronymiques.

Nom ou prénom ?

Les patronymes les plus fréquents sont en principe des dérivés directs des prénoms. Prenons celui qui est le plus fréquent en France, Martin. On le trouve en abondance en Charente. Martin est un saint qui a été très vénéré au Moyen-Âge, bien au-delà de la Touraine, sa région d'attache. Ainsi, pendant des siècles, de nombreux hommes ont reçu le prénom de Martin. Tout naturellement, le fils ou la fille de Martin sont devenus les petits « Martin », et ce surnom a fini par devenir un nom de famille. Dans certains secteurs, on a rajouté un suffixe, comme « et » ou « eau », pour expliquer qu'il s'agissait d'un rejeton de Martin : ainsi, cela a donné « Martinet » ou « Martineau », particulièrement dans l'ouest du

Poitou. Ces Martineau, pour beaucoup originaires du territoire de l'actuelle Vendée, ont migré en Charente dès la fin du Moyen-âge. On ne peut pas exclure, non plus, que ce nom soit né aussi dans notre région, comme dans le Poitou voisin. Sur ce modèle, on peut retrouver l'utilisation d'une bonne part des prénoms masculins du calendrier, comme Jean, et son dérivé Jeanneau, Pierre, Charles, Clément et tant d'autres.

Beaucoup de ces prénoms devenus des patronymes ont des consonances germaniques, comme Gauthier ou les prénoms terminés en « ard » comme Bernard. Cela tient aux nombreuses invasions de peuplades venues du nord : Francs, Wisigoths et autres Ostrogoths. Ils ont introduit dans notre pays leurs propres prénoms et beaucoup ont conservé un usage fréquent dans la population, y compris chez les indigènes n'ayant pas ou peu d'ascendance germanique. Ainsi, il ne faut pas conclure que le premier Gauthier ou le premier Bernard de la lignée est venu directement des régions d'outre-Rhin. En effet, quand les noms de famille issus de ces prénoms se sont fixés vers le 12^e siècle, les invasions étaient déjà très anciennes : les gens de l'époque ne savaient peut-être même pas que certains prénoms qu'ils portaient étaient d'origine germanique.

Les origines géographiques

Dès le haut Moyen-âge, beaucoup de personnes ont tiré leur surnom de leur origine géographique. Cela pouvait désigner une région : ainsi, en Charente, nous trouvons depuis des lustres des Normand ou des Normandin, comme des Picard, des Limousin ou des Gascon. Il y avait aussi des liens avec une ville, comme Dejarnac, que nous avons déjà cité. Sinon, on observe des liaisons avec des lieux encore plus précis. Citons par exemple les nombreux Desvignes ou Delavigne ou les Lafon, Delafon, qui abondent en Charente. Rappelons qu'une « font » est une source, élément essentiel à une époque où l'eau courante n'existe pas. Pour un patronyme comme Delafon, il est difficile d'affirmer si l'origine est liée directement à une source associée au premier titulaire du nom ou s'il y a plutôt un lien avec un village portant lui-même le nom de la source.

Dans le même ordre, on trouve des Dupuy, Depeux ou Dupeux (forme méridionale Delpech), qui sont originaires d'un sommet ; parfois, la nature du sommet est précisée, comme dans Peuchaud ou Puychaud, noms courants dans le secteur de Blanzac, en lien avec une colline bien ensoleillée.



La « Roche à Foucauld » est devenue la Rochefoucauld, le plus célèbre château charentais

Pour illustrer l'étroite symbiose entre patronyme et lieu, on ne peut manquer de citer La Rochefoucauld. C'est à la fois le nom d'une ville et d'une des plus vieilles et des plus illustres familles nobles françaises. Le premier ancêtre connu de la famille construisit il y a plus de mille ans un château en bois sur un rocher surplombant la Tardoire. Comme il s'appelle Foucauld, on appelle le château la Roche à Foucauld, vite contracté en La Rochefoucauld : au fil des siècles, le nom est resté non seulement pour la ville construite autour du château mais aussi pour la famille qui l'occupait (et l'occupe encore, ce qui est quasiment un record de longévité dans un même lieu).

Nous avons cité plus haut la formation de nombreux villages avec le suffixe « ac ». Or, on trouve aussi un certain nombre de patronymes se terminant en « ac ». Par exemple, en Charente, on dénombre beaucoup de personnes s'appelant Rouffignac. Il s'agit donc là clairement de noms de famille ayant une origine géographique. Par contre, pour ce qui concerne les Rouffignac, il est difficile de déterminer quel village est à la source du patronyme, car ces hameaux sont assez nombreux (certains en Charente, mais aussi dans les départements limitrophes). D'ailleurs, on peut tout-à-fait envisager que plusieurs familles Rouffignac soient apparues simultanément dans plusieurs secteurs distincts.

Pour en finir avec les patronymes issus de lieux-dits, rappelons qu'une bonne partie d'entre eux commence par « de » ou « du », ce qui indique clairement une origine géographique. Beaucoup de ces particules « de » et « du » ont disparu à la Révolution. En effet, la plupart des nobles ont des noms formés de cette façon, car cela rappelle la propriété principale de leur famille. En 1793, il ne faisait pas bon posséder un nom avec une particule, même quand on était un modeste paysan : en effet, cela faisait trop penser à une noblesse honnie. Comme exemple, je citerai le cas d'une famille de la région de Blanzac, les Laberche. A l'origine, c'est le nom d'un hameau, entre Chadurie et Voulgézac. Au 17^e et au 18^e siècle, les membres de la famille s'appellent Delaberche ou Delabarche, ce qui indique clairement une origine de lieu. Au 19^e siècle, leurs descendants s'appellent seulement Laberche, comme le hameau.

Les métiers

Beaucoup de patronymes font référence à la profession du premier titulaire du surnom devenu nom de famille. La fréquence de certains d'entre eux montre l'importance que l'on accordait dans les campagnes à telle ou telle profession. Les plus fréquents sont indéniablement **Faure** et **Texier** (ou Tessier). Le premier désigne un forgeron, dont le rôle était essentiel pour réparer les outils agricoles et ferrer les pattes des animaux. On trouve d'autres noms ayant la même signification dans diverses régions (comme les nombreux Febvre et Lefebvre dans le nord de la France) et même à l'étranger avec les Smith anglais et les Schmidt allemands. Toutes les personnes portant ces noms ont un ancêtre maréchal-ferrant. Quant à Texier, il s'agit de l'ancienne appellation d'un tisserand, lequel fabriquait la plupart des vêtements portés par la population environnante.

La Charente abrite beaucoup de personnes portant le nom de **Marchand** ; dans les campagnes, on trouvait partout de nombreux marchands qui vendaient des biens très divers, en passant par les animaux, les outils et autres objets de consommation courante. On ne peut donc être surpris de la fréquence de ce patronyme.

Il y avait aussi les métiers en lien avec l'alimentation. Les **Boulangier** ou **Pâtissier** sont peu nombreux car ces professions existaient surtout en ville. En campagne, on faisait soi-même son pain dans les fours communaux ou privés et on n'achetait pas de pâtisseries. Par contre, les **Boucher** sont très nombreux un peu partout, car nos villages abritaient de nombreux bouchers. La consommation de viande étant le marqueur social d'une certaine aisance, les bouchers de village fournissaient en viande tous les notables locaux.

Il y a aussi les professions en lien avec l'agriculture, principale activité rurale jusqu'au 20^e siècle. On peut citer les très nombreux **Métayer**, qui exploitaient des terres dont ils n'étaient pas propriétaires, ou les **Bordier**, qui louaient de très petits domaines. Citons aussi les **Vilain**, qui ne sont pas laids comme leur nom pourrait le faire penser, mais des paysans libres au Moyen-Age.

Parmi les activités plus intellectuelles, on peut citer les **Clerc** ou **Leclerc**, qui ne désignent pas des gratte-papiers comme on le pense souvent mais simplement des personnes sachant écrire, ce qui pouvait arriver dans certaines familles de paysans aisés. Dans ce cas, plus qu'une profession, il s'agirait d'une compétence de la personne surnommée « clerc ».

Un peu en marge des métiers, certains noms de familles sont issus d'un outil, sans doute utilisé couramment par le premier porteur du patronyme. Je citerai comme exemple mon propre nom, **Piaud** : ainsi, un « piau » peut désigner un pic, une pioche ou une hache (« pial » en vieux français).

Les particularités physiques

Beaucoup de noms ont pour origine un caractère physique propre au premier porteur du patronyme. Les **Petit** sont très fréquents en Charente, mais on peut trouver aussi des **Grand**, des **Gros** ou des **Gras**, tous ces noms pouvant être précédés de «le». La couleur des cheveux est un critère très important au Moyen-âge, ce qui explique sa fréquence. Les **Blond** ou **Leblond** restent assez peu répandus en Charente et souvent originaires d'autres régions mais les **Roux** sont légion. Pour ce qui est des personnes brunes, on possède la panoplie complète : **Lebrun**, **Brun**, **Brunet**, **Bruneau**, **Bruny**, **Labrunie**. Brunet et Bruneau sont plus fréquents en zone d'oïl ; Bruny et Labrunie se rencontrent en zone occitane et pourraient désigner à l'origine des villages créés par des dénommés Brun. Cela ferait encore un exemple de l'aller-retour permanent entre le nom du lieu et de celui qui l'habite.

On trouve aussi des appellations plus locales, comme **Chéty**, dans le secteur de Barbezieux. Issu du français chétif, le mot « chéty », utilisé en patois, peut avoir deux significations : soit il conserve son sens premier et désigne une personne maigrelette et de faible constitution. Mais cela peut aussi vouloir dire « mauvais » ou « méchant ». Dans le cas présent, je pencherais plutôt pour la première explication.

Les noms d'origine féminine

On observe très peu de patronymes issus d'une femme. Cela est lié à notre culture très patriarcale, jusqu'à une époque très récente. Les femmes pouvaient porter des surnoms, comme les hommes, mais elles ne les transmettaient pas de la même façon à leurs descendants. On trouve quand même des exceptions, que l'on désigne parfois sous l'appellation de **matronyme**, le plus connu étant **Marie**, que l'on trouve fréquemment dans la partie saintongeaise de notre département : on peut imaginer que les premiers porteurs de ce nom avaient pour mère une veuve ayant ce prénom.

Il existe aussi une tradition, conservée durant l'ancien régime, qui consistait à donner aux femmes tout ou partie du nom de leur mère. Ainsi, suivant les actes, une même femme pouvait être désignée soit sous le patronyme de son père, soit sous celui de sa mère. En zone limousine, on trouve aussi des patronymes formés en agrégeant les noms des deux parents. Je citerai le cas d'une certaine Denise, née vers le milieu du 18^e siècle, dont le père s'appelait Morinet et la mère Goury : notre Denise ne voit alors attribuer le nom de Morigou, qui reprend les premières syllabes des patronymes du père et de la mère.

La création des hameaux après la Guerre-de-cent-ans

La plupart des hameaux de nos petites communes rurales ont été créés à la fin du 15^e siècle et au 16^e siècle, quand il a fallu repeupler les campagnes dévastées par les guerres franco-anglaises. Auparavant, la population paysanne était surtout regroupée dans les bourgs ou quelques gros villages. A partir du 15^e siècle, dans une bonne partie du territoire de notre département, les petits paysans prennent l'habitude de construire leurs maisons sur les terres qu'ils exploitent, conduisant à un grand morcellement de l'habitat. Ainsi, dans certaines grosses paroisses, on trouve plus de cinquante hameaux différents. Le quart nord-ouest de la Charente est le seul à échapper un peu à ce phénomène, l'habitat y demeurant davantage regroupé dans de gros villages.

Pour nommer ces hameaux, dans la plupart des cas, on a pris le nom du premier habitant, ce qui explique la multiplication des « chez ... », une particularité bien charentaise. Cependant, il existe beaucoup d'autres possibilités. **Prenons l'exemple du nom Martin**. Voici les principales formes que l'on peut rencontrer pour des lieux-dits formés à partir de ce patronyme :

- **chez Martin** ou **chez les Martin** (forme que l'on peut trouver dans toute la Charente)
- **la Martinière** ou la **Martinerie** (forme qui va dominer surtout quand on se dirige vers le Poitou)
- **la Martinie** (forme plutôt dominante en pays de langue d'Oc, donc plutôt en allant vers le Limousin ou le Périgord)
- **le Maine Martin** ou **le Maine à Martin**, forme très présente dans le sud-Charente, le « Maine » désignant un domaine ou une propriété agricole ; en Occitanie, on remplace en remplace en général le Maine par le Mas, qui a la même signification, et que l'on trouve parfois en Charente (comme le moulin de Maschaban, à Lésignac-Durand)
- **les Martins**
- ou tout simplement **Martin**.

Pour tous ces villages, les premiers occupants ont donc été une famille de Martin. Parfois, on a rajouté une précision géographique. Citons par exemple :

- **Peumartin** ou **Puymartin** ; dans ce cas, les Martin se sont installés sur une colline plus ou moins élevée ; en effet, le Puy, le Pey et le Peu désignent un sommet, comme on peut se rendre compte en Auvergne, où les anciens volcans s'appellent des Puys ; la forme occitane est « Pech » mais on la trouve peu en Charente.
- **Font Martin** ou **la Font Martin** ; la « font » désignant une source, on se trouve en présence d'un hameau créé à côté d'une source ; à l'époque, l'eau courante n'existant pas, on a tendance à construire l'habitat près des points d'eau pour en limiter le transport.
- **Le moulin des Martin** ; au sortir du Moyen-Age, les moulins appartiennent encore à la noblesse ou au clergé ; par contre, leur gestion est concédée à un ou plusieurs meuniers qui s'en transmettent l'exploitation de génération en génération ; ainsi, le nom associé au moulin correspond donc à un meunier présent lors de la construction du moulin ou dans les siècles suivants.
- **Le bois des Martin** ou **le bois Martin** ; dans ce cas, l'habitat peut s'établir dans une clairière ou à l'orée du bois en question ; certains bois sans aucune construction portent actuellement des noms liés à des patronymes : il est difficile de dire, dans ce cas, s'il y a eu un hameau disparu ou si c'est simplement un bois originellement exploité par une famille Martin sans qu'il n'y ait jamais eu aucune construction.

Comme on peut le constater, les possibilités de formation des noms de hameaux à partir des patronymes sont quasi infinies.



La commune de Baignes-Ste-Radegonde comporte un grand nombre de hameaux commençant par « chez » ; c'est le cas de « Chez Logeron », qui a abrité en des temps très anciens une famille portant ce patronyme, laquelle famille a sans doute construit la première maison du village.

Certains hameaux portent le nom d'un saint. Ainsi, par exemple, peut-on trouver des villages portant le nom de **St-Martin**. Par contre, il est rare de trouver des personnes portant un patronyme commençant par « saint ». C'est tout-à-fait compréhensible, la notion de sainteté étant sacrée dans la religion catholique. Pour notre lieu-dit St-Martin, on peut trouver deux explications principales :

- soit il s'agit d'une paroisse ou d'une ancienne paroisse dédiée à ce saint ; dans ce cas, l'église est souvent vouée au même saint patron.

- Soit il s'agit d'un hameau établi à côté d'une source ; les points d'eau ont toujours été considérés comme sacrés par les peuples précédant le christianisme ; afin de limiter les rites païens, sans braquer les populations, les premiers prêtres chrétiens ont alors eu l'idée de dédier ces sources à des saints, en inventant simplement un passage du saint en question dans le secteur ; avec un beau petit miracle par-dessus le marché, le tour était joué ! En allant à la source, on n'honorait plus une déesse de l'eau mais une bonne figure sacrée et bien chrétienne !

Évolution des noms pendant la Révolution et le 19^e siècle

À la faveur de la Révolution française, les noms vont subir quelques évolutions. Outre la suppression des particules déjà citée, qui a touché les patronymes, on doit citer aussi les modifications des noms des communes commençant par Saint. Prenons l'exemple de Sainte-Souline, dans le secteur de Brossac. Plutôt que de supprimer simplement « Sainte », comme ont pu le faire certaines municipalités, les habitants de la commune décident de lui attribuer le nouveau nom de « La Côte », sans doute en référence au fait que le territoire de la commune est particulièrement vallonné.

Par contre, les vieilles habitudes ont la vie dure et on ne change pas impunément une appellation vieille de plusieurs siècles. Ainsi, un habitant de Sainte-Souline, Pierre Lousteau, va épouser une fille de Guizengeard en 1794. L'officier d'état-civil de cette dernière commune précise que le marié est originaire de la commune de la Côte, « ci-devant Sainte-Souline », afin qu'il n'y ait aucune ambiguïté. La Côte, comme toutes les appellations du même type, va disparaître au bout de quelques années et la commune de Sainte-Souline va reprendre tout naturellement son appellation antérieure.

Du côté des patronymes, on continue à observer des déformations plus ou moins importantes. Comme la plupart de la population ne sait pas signer et ce, jusqu'à la fin du 19^e siècle et l'instauration de l'école publique obligatoire, les officiers d'Etat civil peuvent s'en donner à cœur joie et écorcher beaucoup de noms de famille en quasi impunité. Les orthographes seront fixées définitivement avec l'instauration du livret de famille, dans les dernières années du 19^e siècle.

Il reste toutefois **le problème des enfants naturels**. Quand un bébé naît sans père mais avec une mère connue, sous l'Ancien Régime, il prend le nom de sa mère, ce qui est d'ailleurs le cas de nos jours. Par contre, dans la première moitié du 19^e siècle, semble-t-il en vertu de directives nationales, se développe une coutume étrange consistant à ne pas donner de nom de famille dans ce cas de figure : ainsi, la personne en question se voit attribuer seulement un prénom, lequel peut être transmis à sa descendance. Prenons l'exemple d'un dénommé Maurice, fils de Marie Dubois. Plutôt que de prendre le nom de Maurice Dubois, il est nommé seulement Maurice à sa naissance et lors de son mariage et ses enfants peuvent alors prendre le patronyme de Maurice. Il arrive aussi que les enfants de la personne en question

récupèrent le nom de leur grand-mère : ainsi, les enfants de Maurice peuvent retrouver le patronyme de Dubois. Tout cela complique un peu le travail des généalogistes ! A la fin du 19^e siècle, tout semble rentrer dans l'ordre et tous les enfants sans père connu récupèrent le patronyme de leur mère, ce qui évite les confusions.

Les enfants trouvés, parfois très nombreux, se voient attribuer des noms plus ou moins fantaisistes par les fonctionnaires chargés de les enregistrer. Les descendants de ces pauvres enfants doivent composer avec. Dans beaucoup de cas, le patronyme est tiré d'un prénom ou d'un objet. Je citerai le cas d'un petit garçon déposé à Bordeaux en 1822 : cette année-là, plus de mille enfants ont été enregistrés sur le registre des enfants trouvés de la ville, ce qui apparaît considérable. Si l'on considère qu'une bonne moitié n'a pas atteint l'âge adulte, il en reste malgré tout plusieurs centaines qui ont été disséminés dans les régions environnantes. Cela explique qu'un bonne part de la population française possède au moins un aïeul ou une aïeule enfant trouvé. Notre garçon bordelais a reçu le prénom d'Henri, ce qui est passe-partout et le nom de Florent, ce qui paraît aussi très ordinaire, une chance pour lui. Etant envoyé dans le sud-Charente, il s'y retrouve domestique et finit par épouser une charentaise de souche. Le hasard a voulu qu'il existe dans le secteur quelques personnes dénommées Fleurant, ce qui est presque identique à Florent. On peut donc dire que notre enfant trouvé s'est fondu dans la masse, au point de faire oublier l'origine de son patronyme.

Du côté des lieux-dits, les changements sont finalement assez peu nombreux en campagne. Même en ville, comme à Angoulême, on retrouve la trace dans la toponymie d'anciens hameaux agricoles. Ainsi, par exemple, la rue du Tropic, en limite de Soyaux et au-dessus de la vallée de l'Anguienne, correspond à la localisation de l'ancien village de chez Tropy.

En général, la création de nouveaux noms de villages est liée tout simplement au fait que ces villages n'existaient pas avant le 19^e siècle. La coutume de prendre pour référence le patronyme d'un habitant s'est alors perdue. On préfère plutôt piocher dans une actualité récente ou implanter localement des noms de villes connues.

Ainsi, une légende locale expliquerait par un fait historique le nom de **Pont-à-brac**, dans l'ancienne commune de Nonaville (actuellement Bellevigne). Situé sur le tracé de la route royale, puis nationale, entre Paris et Bordeaux, le village a connu l'effervescence de la circulation jusqu'au tournant des années 2000 et la création d'une déviation. Son nom viendrait du passage de l'armée de Napoléon 1^{er}. Voulant traverser la petite rivière du Né, située à quelques centaines de mètres du hameau, elle aurait fait céder le pont de l'époque qui n'était pas taillé pour un tel trafic. Les gens du coin auraient alors dit que le pont était « ébouillé » ou « abraqué », c'est-à-dire renversé, effondré et « pont abraqué » serait devenu « Pont-à-brac ».

Il y a aussi les noms de hameaux que leurs propres habitants ont demandé à débaptiser. Ainsi, dans la commune de Lachaise, on trouve au 19^e siècle un modeste lieu-dit répondant au nom de chez Cocu. Un ancien paroissien de Lachaise possédait donc ce patronyme assez difficile à porter ! Pour les habitants de chez Cocu, les moqueries devaient aller bon train et cela pouvait atteindre la réputation tant des hommes que des femmes du hameau. Le changement de nom fut donc accepté et, depuis, on se situe au Petit Pas des tombes, en comparaison avec un autre village dénommé le Pas des Tombes, situé à quelques centaines de mètres, dans la commune de Barret, et qui comporte plus de maisons.

Les noms contemporains en Charente

Au cours du 20^e siècle, des migrations successives ont apporté des patronymes nouveaux dans notre département, au point que les Garcia et les Da Silva issus de la Péninsule ibérique se sont fondus dans le paysage, autant que les Faure ou les Bertrand locaux.

Dans les années 1900, les nombreux vendéens n'ont pas amené de révolution car leurs patronymes sont souvent identiques à ceux des charentais.

Ensuite il y eut les Espagnols des années 30, fuyant leur guerre civile, et les Portugais, fuyant la misère à partir des années 70 : ils ont fortement renouvelé l'éventail des patronymes charentais.

A cela il faut rajouter les Maghrébins, à partir des années 60, sans parler des Hollandais qui ont acheté quelques grandes fermes : eux aussi ont apporté des noms que l'on ne connaissait pas dans nos contrées.

Plus récemment, les Anglais ont colonisé beaucoup de nos villages et on voit sur de nombreuses boîtes aux lettres des noms à consonance britannique.

Au niveau des localités, les fusions des petites municipalités s'accélérent et il faut trouver de nouveaux noms pour les communes nouvelles. Dans ce cas, il n'y a pas de règles et la diversité prévaut. Parfois, on garde le nom de la localité la plus importante, comme à Rouillac. On peut aussi associer le nom de deux communes associées, comme Montchaude et Lamérac qui deviennent Montmérac.

Sinon, on peut faire référence à la principale richesse locale, la vigne, ce qui donne Val des Vignes ou Bellevigne...

Sources :

- Paysans charentais, François Julien-Labruyère, Rupella - La Rochelle, 1982
- Wikipédia

Le coin des poètes

Cécile Négret

La chasse au trésor

A l'orée de l'hiver, quand le soleil frileux
Brisait le ciel repu de ses nues opulentes,
Emmitouflés de laine et le cœur lumineux,
Nous aimions nous griser d'échappées fascinantes.

Au-delà des grands pins caressant la maison,
Sauvage et dévêtue, s'étendait une plage,
Immensité feutrée par la paix de saison,
S'ouvrant toute béante au feu d'un abordage.

Le rivage inondé de baigneurs en été,
Recelait des trésors merveilleux que le sable,
Ogre des maladresses, avait ingurgité,
Puis cédé sous l'élan d'une brise immanquable.

Dans nos yeux pétillaient tous les rêves d'enfant
Quand nous ne faisons qu'un pour chasser l'insolite,
Une plume égarée par quelque goéland,
Un galet chatoyant comme l'or en pépite...

Nos petits doigts experts attiraient des cadeaux
Qui métamorphosaient le délice en ivresse,
Un centime oxydé sous le sel et les eaux,
Un bijou désuni d'une boucle traîtresse...

À chaque découverte, un cri fendait le vent,
Libérant la fierté de son auteur habile,
Enchanté d'ennoblir, à travers ce talent
La récolte finale, assurément fertile.

Lorsque s'insinuait la brume happant le jour,
Nous rebroussions chemin, des trophées plein les poches,
Estampillant nos pas d'un charivari sourd,
Voisin du tintement de cent petites cloches.

Guettant notre retour en tartinant le pain,
Maman nous accueillait de son large sourire,
Alors nous dévoilions notre illustre butin,
Le regard en extase et la langue en délire.

Les joies et les plaisirs de nos tendres années
Sont des fruits délicieux dont le nectar magique
Allaitera toujours nos moroses pensées
D'un réconfort offrant une saveur unique.

Lucien Picot (alias Gilles Galion)

À mon Élane

Dans une arrière-salle à l'abri des regards
Devant un verre vide un homme s'impatiente
Comme il semble nerveux ... serait-elle en retard ?
Comme son regard fuit, quel démon le tourmente ?
Tiens sa bouche sourit, le démon c'est un ange
Dans une robe bleue avec des blonds cheveux
L'homme lui tend les mains mais pourquoi chose étrange
Cette même lueur brille encore en ces yeux

Un taxi. ils s'en vont, direction inconnue
L'opéra, les boulevards, une petite rue
Une porte qu'on ouvre et ferme doucement
Les rideaux que l'on tire ...enfin l'isolement

Et dans cette pénombre

Le poème s'arrête

Une histoire d'alcôve et chose bien secrète.
Dans la petite rue on y rêvait souvent
L'homme et la robe bleue côte à côte marchant
Pourtant voici un an que naquit cette histoire
Et le plus incrédule ici devra bien croire
Que l'amour véritable est insensible au temps
Car de l'homme les yeux sont demeurés brillants.

Jean-Yves Porcheron

Les géants de papier

Ils enfilent de petites chaussures et font de grands pas.
Ils travaillent à tout et à rien.
Leur ombre s'étend jusqu'au delà de l'horizon.
Ils ont des certitudes béates et le regard haut.
Ils fleurissent avec les nuages.
Mais un jour ils brûlent,
et en un instant, ils partent au vent de l'oubli.

Un livre à vous conseiller Gérard Fresser

Un chemin d'étoiles, de Jacques Gros, éditions Maïa

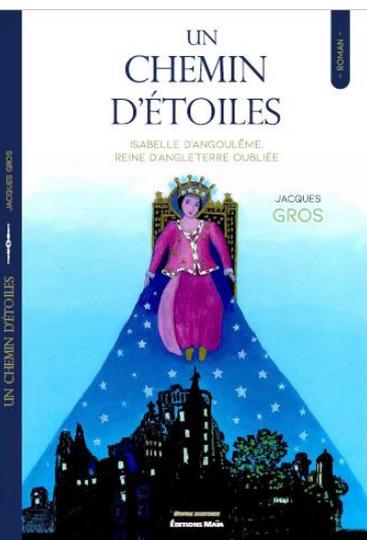
YSABEL TAILLEFER d'Engolesme (1186 – 1246)

Quand l'Aquitaine était anglaise, depuis Henri II et son mariage avec Aliénor...une remontée de plus de 800 ans dans l'Histoire de France et d'Angleterre.

Une lutte d'influences et conflits entre les Plantagenêt qui règnent sur l'Angleterre et tout l'ouest de la France, et les Capétiens (1159 – 1259). Sans oublier la puissante dynastie des Lusignan, des événements politiques, issus d'intérêts dynastiques et de combinaisons matrimoniales. Une reconquête des terres perdues. Jusqu'au Brexit de Castillon en 1453 ! Une France qui se construit. Et quand la légende s'en mêle, que dire de la vérité ?

Isabelle Taillefer, fille unique, est confiée depuis son enfance aux Lusignan, comtes de la Marche, et à l'âge de 14 ans fiancée à Hugues X de Lusignan, futur comte de la Marche et vassal du jeune roi d'Angleterre Jean Sans Terre depuis que Richard Cœur de Lion est décédé à Chalus (24) en 1199. Cette idylle contrarie les possessions des anglais entre Poitiers et Bordeaux... Isabelle est une aristocrate de la haute noblesse d'Aquitaine (descendante de Charlemagne et de Louis VI le Gros), héritière de la Maison Taillefer, comtesse d'Angoulême de son plein droit (*suo jure*).

Isabelle, de grande beauté, est connue par l'histoire d'un rapt le jour de son mariage à 14 ans, le 24 Août 1200. Une union romanesque inventée tandis qu'elle déstabiliserait



l'Empire Plantagenêt... ?

Les filles étaient livrées dans un but politique. On fiançait même les enfants en bas-âge. Les mariages d'amour étaient très rares et relevaient d'un idéal courtois de l'imaginaire.

La séduisante Isabelle d'Angoulême, reine d'Angleterre (1200-1216), mariée au dernier fils d'Aliénor, Jean sans Terre ! Une épopée Outre-Manche qui ne fut pas une sinécure auprès de ce Bad King mal aimé de son peuple, ravisseur de jeunes filles. Comment Isabella of Angoulême fit-elle valoir ses points de vue entre ses cinq grossesses, pour mater les révoltes ici et là, dans l'acceptation de la Magna Carta Libertatum des barons anglais en 1215 saluée par Winston Churchill comme un fondement de la démocratie moderne. Les anglais en ont fait une série télévisée en 2017 où Isabella of Angoulême est en vedette.



Jean sans Terre

Elle usa de son influence pour fonder Angoulême en 1204 avec privilèges, libertés et justes coutumes.

Revenue en France et accueillie comme une reine, après le décès de son époux, elle laisse le trône d'Angleterre à son fils (Henri III). Le Palais Taillefer trop petit, elle engage en 1228 la construction d'un



château-neuf et un 3^e niveau de rempart à l'Est de la cité. Paul Abadie n'en a laissé que la Tour Marguerite et le donjon des Lusignan. Deux échauguettes sur ce rempart sont encore remarquées au-delà de la rue de l'Arsenal, car la grande salle de réception voulue par Isabelle devint un dépôt de munitions pendant les guerres de religion.

Veuve d'un roi, épouse d'un comte de Lusignan à qui elle donne 9 enfants, elle brise les oppositions, décide de la politique du couple et entreprend de gérer avec autorité les seigneureries d'Angoumois, Lusignan et Marche.

Elle ne gagne pas dans ses guerres contre Philippe Auguste et Louis IX (St Louis). La comtesse-reine devient hautaine, intrigante et violente. Fatiguée et vaincue, elle se retire dans l'abbaye de Fontevraud dans l'habit des moniales où elle meurt en 1246.

Alors, pourquoi **Isabelle d'Angoulême, la comtesse-reine**, n'est-elle pas davantage honorée dans sa ville au même titre que Marguerite d'Angoulême qui fut reine de Navarre ? C'est le sens de la croisade entreprise par Jacques Gros auprès du maire d'Angoulême depuis plusieurs mois (voir Charente Libre du 15 juillet 2022, et du 4 Octobre 2022), documentée dans son livre publié aux éditions Maïa : "Un chemin d'étoiles : Isabelle d'Angoulême, Reine d'Angleterre oubliée".

Elle fait partie des onze françaises devenues reines d'Angleterre. A l'heure où Elisabeth II vient de disparaître, est-il importun d'en faire état ?

Une rue, une place, un sentier, une statue à son nom ? Une grandeur déchue dont l'Angoumois peut s'honorer à juste titre ! (MF. Marvaud).

Une croisade de l'écrivain pour une reconnaissance légitime.

Un chemin d'étoiles, de Jacques Gros, éditions Maïa. Prix : 22 euros
Pour se procurer le livre : jacquesandre.gros2@yahoo.fr

Les histouères à Pierre Dumousseau

Ces histoires sont extraites du Grand almanach des Charentes 2022



Alberte Audouin avait fait une belle cueillette de champignons dans les bois de Ruffec ce jeudi matin d'octobre. Sortant du bois, elle emprunte le chemin de Nouzières et croise alors l'instituteur de Taizé-Aizie qui profitait de son jour de congé pour se livrer à la même activité.

Ils comparent leurs récoltes : le maître d'école ne pouvait se prévaloir que d'une maigre cueillette au fond de sa poche « Leclerc »... tandis qu'Alberte, toute fière exhibait une cueillette haute en couleurs : des mauves, des rouges tachetés de blanc, des jaunes livides, des vert-de-gris...

L'instituteur, possédant quelques notions d'érudition en matière de mycologie, est proprement effaré en découvrant le contenu du boutillon de la mère Audouin :

« Vous n'avez quand même pas l'intention de manger ces champignons, Madame Audouin ?

- Oh foutre non, répond-elle, o y'a pas de dangher ; o l'est pas peur les mangher, o l'est peur lés vend' à la fouère de Ruffec lundi prochain ! »

Les foires de Rouillac se tiennent encore le vingt-sept du mois et connaissent toujours une grosse affluence. Guy Partaud, d'Aigre et André Rataud, de Souvigné, deux vagues cousins éloignés, s'y retrouvent régulièrement. Ils en profitent pour aller trinquer au café de la place et pour échanger des nouvelles de la famille :

Dis-me don Guy, ton ghendre qu'a marié ta drôlesse de Lucette, qu'é-t-ou qu'i' devint ?

- Oh, i' vint d'êt' noumé ghendarme en Chérente Maritime, à... attends, jhe me rappelle pu, un nom en « ac » bin sûr...

- Archiac ? Propose André.

- Non...

- Jhonzac ?

- Non...

- Ghémozac ?

- Non...

- Préguiillac ?

- Non...

- Saint Jhean d'Angély ?

- Voélà, tout jhuste ! »

Tranquillement installés sur une barque flottant au gré de la Charente, entre Aunac et Luchères, Abel Marsaudon et son beau-frère devisaient en philosophant sur le sens de la vie :

« Un chouse est çertaine, dit Abel, o l'est qu'on sait pas ce qui se passe après la mort.

- Oh bin si, répond son beau-frère, soit on enterre le gârs ou la fumelle, soit on l'incinère. »

Lorsque Paul Duret nous a quittés, tous les habitants du hameau se sont cotisés pour lui offrir son « dernier vœu » : il souhaitait que ses cendres fussent déposées dans son bois, en face de sa maison, en un trou où l'on planterait un arbre « avec des feuilles rouges à l'automne » avait-il bien précisé, sans autre indication d'espèce.

On acheta donc une variété d'érable du Canada chez l'arboriculteur du Gua ; un petit-fils creusa le trou, la belle-fille vida le contenu de l'urne funéraire au fond du trou et, avant de planter l'arbre, quelqu'un versa un grand seau d'eau afin que les racines s'imprègnent plus facilement de la « nourriture terrestre ». L'eau mettant un certain temps avant d'être totalement bue par la terre sablonneuse, les cendres se mirent fatalement à flotter en surface... C'est alors que Josette Duret, la veuve de Paul, qui ne manquait pas d'humour elle non plus, déclara :

« Mon pauv' Paul, toi qui n'as jamais bu que du vin toute ta vie, quand je te vois dans toute cette eau !!!... »

NB/ Histoire certifiée authentique devant toute la communauté d'Arbre-court.

Jacqueline et Mathilde, deux vieilles amies se retrouvent régulièrement à la sortie de la grand messe, sur le parvis de l'église de Jarnac :

« As-tu entendu la nouvelle ?

Demande Jacqueline.

- Non. Qu'est-ou qu'o y'a ?

- O l'est affreux, ma boune : la vieille mère Rabraud est morte de frét. l' l'aviant oubliée toute la neut dans le parc de l'EHPAD ! Al' avait de l'Azheimer, à ce qui paraît.

- D'après ce que tu me dis, o l'est pas la mère Rabraud qu'avait l'Alzheimer... o l'est putout les infirmières ! »

Kétoukolé Joël Lamiraud (Jhoël)

Réponses au Kétoukolé n° 84



Plusieurs noms semblent pouvoir convenir à cet objet : porte-seaux, joug porte-seaux, ou jouquet, dédié au portage des seaux d'eau ou bien de lait comme en Normandie.

Par contre ce jouquet ne semblait pas être d'une utilisation courante en Saintonge. Dans mon village de Chez Marmain commune de Saint Césaire, nous n'avons eu l'eau courante qu'en 1956. Et jusqu'à cette date en revenant du puits du village à 100 m, il nous fallait porter les seaux d'eau à bout de bras (bras qui donnaient l'impression de se rallonger au fur et à mesure du chemin). Quant au lait, le transport se

faisait, semble t'il, dans notre région plutôt avec des seaux normaux et des bidons.

À noter tout de même la lithographie jointe d'une porteuse d'eau de Rochefort sur mer (17) de Charpentier en 1830, ville qui a eu longtemps des difficultés d'approvisionnement en eau potable.

Daniel Lemonnier du Grand Quevilly (76) se souvient des porte-seaux utilisés en Normandie pour le lait. Il en a même donné un à David, son fils, pour décorer sa demeure normande.

Maurice Cartraud de Salles d'Angles (16) nous informe de la présence d'un jouquet dans le musée rural communal.

Henri Estève, médecin généraliste de Genillé (37), dorénavant en semi-activité et toujours soucieux du bien être des dames, nous précise que cet objet servait aux femmes afin d'équilibrer les charges sur leurs colonnes vertébrales.

Thierry Delaunay de Saint Césaire (17) écrit :

"Il s'agit d'un "porte-seaux" ou "joug porte-seaux". Utilisé naguère dans nos campagnes, positionné sur les épaule, le cou en-gaussé dans l'échancrure, ce joug permettait de porter, suspendu au bout des cordes à chaque extrémité du joug, une paire de seaux d'eau en général. Cet équipement permettait de répartir la charge des seaux sur les épaules du porteur qui pouvait ainsi déplacer ces charges en gardant le buste droit et non courbé.

Cette position permettait d'éviter de travailler dans des postures qui préservaient la santé des travailleurs de l'époque. Point besoin à l'époque des préventeurs de la MSA pour expliquer les bonnes pratiques à adopter ; le bon sens de nos aïeux faisait l'affaire..."

Claude Lucazeau de Saint Simon de Pellouaille (17) écrit :

"O l'est in' manière de bât qu'on se saquait suc les épales derrière le cagouet et on encruchait des sias d'ève au bout des cordes. O sarvait au transport de l'ève ou d'aute chouse".

Jean Jacques Bonnin d'Angoulême (16) écrit :

"J'ai trouvé le *jouquet* seulement dans trois ouvrages : le Dictionnaire des Francophones(DDF), La Langue Française (LLF) et le Wiktionnaire. Il est considéré comme un régionalisme, diminutif de joug, synonyme de palanche, et employé en Normandie, ce que je trouve un peu restrictif (à moins qu'il s'agisse seulement du lieu d'origine du mot). On doit pouvoir l'étendre à tout l'Ouest, du Gallo au Pays Gabaye.

On trouve le mot jouquet avec un autre sens (Sud Ouest Occitan et Canada). Celui-ci désigne une petite cabane perchée sur un poteau ou en haut d'un arbre, comme les palombières du Sud Ouest (employé par François Mauriac, (*Thérèse Desqueyroux*, Grasset, 1927). Ce jouquet-là vient du vieux verbe jouer, courant dans nos patois d'oil de l'Ouest et au Québec".

Jean Jacques en profite pour nous parler de la palanche (voir ci-après), utilisée plutôt en Orient, dont la forme est différente, mais dont l'utilisation est proche du jouquet, mais placée par contre sur une seule épaule, au lieu des deux épaules et du cou comme pour le jouquet.

Du bas-latin palanca, en latin palanga (« rouleau de bois »), du grec ancien φάλαγξ, phálanks (« gros morceau de bois rond, gros bâton »); en vieux français palengue ou **palengre** (par ex. Guillaume Digulleville, 1330). voir palanche et palanque.

<https://www.lalanguefrancaise.com/dictionnaire/definition/palanche>

Palanche : pièce de bois légèrement incurvée, placée sur l'épaule, pour porter deux fardeaux ou deux seaux accrochés à chacune des extrémités.

Ce système est très utilisé en Orient. On voit souvent des personnages coiffés d'un « chapeau chinois » transporter ainsi des fardeaux. Il est fort probable que certains porteurs de la Piste Hô Chi Minh utilisaient ce procédé.

Ne pas confondre avec une palangre, engin de pêche composé d'une ligne (ralingue) sur laquelle sont fixés des bas de lignes armés d'hameçons appâtés.





Jouquet



Jouquet



WATKIN-CARRIERS AT HAMPTON.

alamy

Porteur d'eau à Londres



Jouquet



Palanche

VIETNAM

Kétoukolé n° 85



Comment s'appelle, et à quoi sert cet objet composé d'un cône ouvert fixé au bout d'une longue tige de près d'un mètre de long ?

Réponses à joel.lamiraud@free.fr

Kétoukolé spécial sur l'énigme de la pierre sculptée, suite...

Pour résumer, en juin dernier, je suis allé découvrir une pierre sculptée magnifique et mystérieuse au domaine de La Salle à Champagne (17) (voir article en page 16 du Boutillon 84). En fin de cet article, je lançais un appel aux lecteurs du Boutillon pour tenter de démystifier cette pierre à la fois conique, octogonale et creusée d'une profonde rainure hélicoïdale en son pourtour.

Que s'est-il passé depuis ?

Courant septembre, Jean Louis Tesson et son assistante Karine, de l'Ecomusée de Migron (17), nous ont gentiment adressé un schéma très clair (voir ci-après), proposé dans leur musée (à visiter si vous le pouvez) et qui explicite le raccordement des refroidisseurs extérieurs en pierre, à la pipe d'un alambic charentais du 19^{ème} siècle.

Le mercredi 5 Octobre après-midi, avec l'ami Francis Bouchereau, Vice Président du Conservatoire du Vignoble Charentais de Cherves Richemont (16), et à sa demande nous sommes retournés voir cette fameuse pierre. L'accueil par Mariam et Jono, les propriétaires anglais, y a été fort sympathique. Après avoir fait le tour des quatre magnifiques pierres horizontales refroidisseurs rainées en serpentins, et des deux timbres réserves d'eau les accompagnant, nous avons examiné la fameuse pierre sous toutes les coutures, une hypothèse se précise dans nos esprits. Indéniablement cette pierre jouait un rôle au niveau du refroidissement extérieur des alambics en place. Mais la question est comment, seule, ou associée aux autres grands refroidisseurs en pierre déjà en place, ou peut-être également à l'occasion d'une augmentation de puissance des alambics en service dans cette ancienne distillerie conséquente.

La raison émise alors par Francis, est qu'une eau aérée refroidit beaucoup mieux que non aérée. Cette pierre aurait donc pu être positionnée au tout début du circuit de refroidissement, c'est à dire avant les grandes pierres rainées en forme de serpentins. Une autre question reste également sans réponse : y avait il un système de pompage même basique pour alimenter le circuit en eau ?

Suite à cette visite, Francis s'adresse alors à ses amis érudits du Conservatoire du Vignoble Charentais de Cherves, pour tenter d'en savoir plus, et voilà leurs réponses, on ne peut plus intéressantes.

D'abord, c'est Jean Luc Roy qui dit :

"Suite à l'envoi du kétoukolé de Francis j'ai mis 2 photos sur papier de la pierre taillée en colimaçon et suis allé à "l'Atelier de la pierre" à Jonzac. Le directeur de l'entreprise, monsieur Seguin, confirme bien qu'il s'agit d'un refroidisseur à petit alambic (3, 4 ou 5 hl maxi) et que cet objet était assez courant ! Qu'il s'en vendait et que celui-ci était en bon état. L'eau arrivait par un tuyau par le centre et se déversait tranquillement dans la rigole sur le pourtour. En revanche il n'a jamais vu cet élément installé et ne sait pas où il était placé par rapport à l'ensemble de l'alambic. Dehors assurément mais on ne sait pas exactement comment."

Puis c'est Philippe Guelin qui écrit :

"Je vous remets en pièce jointe la réponse que j'ai faites le 20 juin à Francis et vous tous. Juste pour rappel mémoire, à l'époque j' avais déjà en partie trouvé, mais il y a une subtilité entre ces pierres en cône et le labyrinthe. Et là je pense que notre ingénieur en chef Joël L. peut nous apporter une explication scientifique. L'eau qui descend sur cette pierre en colimaçon s'oxygène plus que dans le labyrinthe où l'écoulement est linéaire et lent. J'ai toujours entendu dire qu'une eau bien oxygénée refroidit mieux. Pourquoi ? Je n'ai pas d'explication mais Joël va nous trouver cela . Dans les années 70-80 des systèmes de chute en cascade de l'eau en sortie de pipe ont été conçus pour cette raison ."

Et la finale est pour Joël Lavergne, l'ingénieur CVC de Cherves : "Les grands esprits se rencontrent. Après le message de Jean-Luc je me disais pourquoi cette forme élevée et conique était donnée à ces pierres ? Et là dans mes réflexions deux chiffres me sont venus :

- la chaleur sensible de l'eau (celle qui est échangée par conduction ou convection sans changement d'état c'est-à-dire sans évaporation ou condensation), est égale à 1kcal/ kg d'eau et par °C échangé ;
- la chaleur latente de vaporisation de l'eau (celle qui est perdue par l'eau qui s'évapore), est égale à 540 kcal/kg d'eau évaporée.

Il est clair que pour refroidir efficacement de l'eau, on a tout intérêt à favoriser son évaporation. Par la position latérale de la rigole dans laquelle circule l'eau, ces pierres offrent beaucoup plus surface d'eau au vent que les dalles plates traditionnelles, donc favorisent d'avantage l'évaporation.

Il est par ailleurs vrai que l'eau dégaze dans la pipe sous l'effet de la montée en température. Une eau complètement dégazée a un coefficient d'échange thermique moins bon qu'une eau avec un peu de gaz.

Cela joue un peu, mais je pense qu'en la circonstance c'est plutôt l'aspect évaporation qui est déterminant.

Je suis d'accord il faudrait compléter le Conservatoire du vignoble charentais par les Conservatoire des savoirs- faire !
Bien à vous

signé : Joël Lavergne, l'ingénieur en chef du CVC"

Voilà, compte tenu des différentes recherches qui ont eu lieu, et du niveau de connaissance actuel des scientifiques du CVC, tout semble avoir été dit sur cette pierre sculptée que l'on peut qualifier d'œuvre d'art, mais qui garde encore une part de ses secrets.

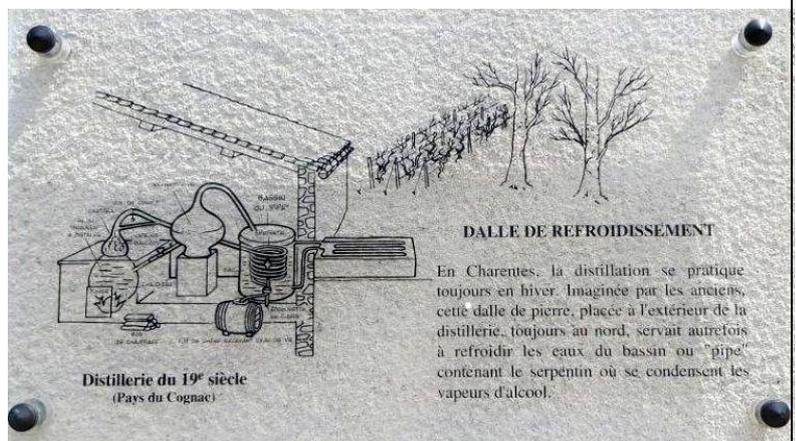
Encore un grand merci à tous ces experts bénévoles, qui nous ont fait profiter de leurs lumières.

Jhoël du Kétoukolé

Par ailleurs, il m'a paru intéressant de vous faire suivre les sites Internet de l'Ecomusée de Cognac de Migron 17, et celui du Conservatoire des Vins Charentais de Cherves Richemont 16.

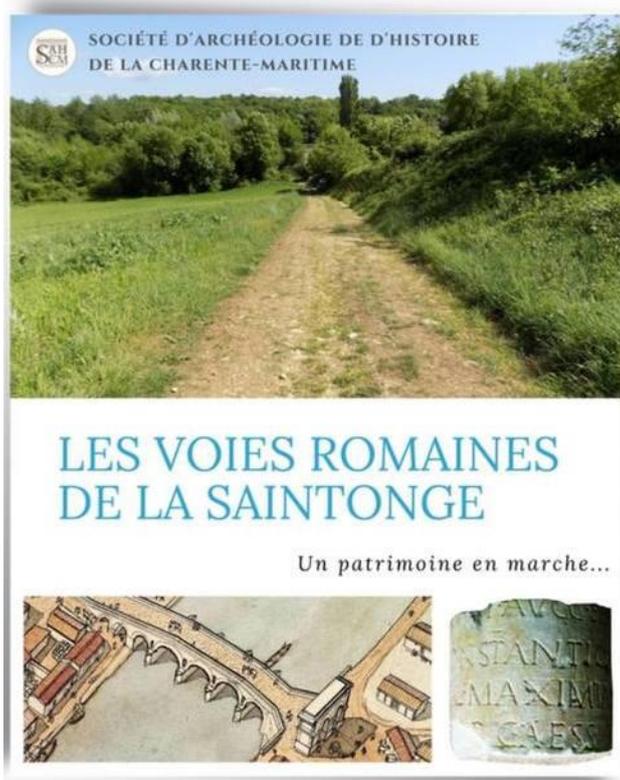
<https://www.domaine-tesson.com/ecomusee-du-cognac/>

<http://www.conservatoireduvignoblecharentais.fr/>





Un livre à vous conseiller : les voies romaines de la Saintonge



Les voies romaines de la Saintonge ont souvent dans le passé captivé l'intérêt des érudits locaux comme celui des spécialistes bardés de diplômes. Consacrer un ouvrage à ce sujet pouvait donc paraître superflu. Bien au contraire, il s'est révélé d'actualité par une recherche originale, par les moyens mis en œuvre, par la mobilisation et la compétence des auteurs, par les nouveautés qu'ils ont découverts.

Cette étude s'est déroulée en longues explorations à travers les champs, les prés et les taillis des campagnes de la Saintonge et de l'Aunis. Elle s'est apparentée à une véritable enquête policière fondée sur une connaissance approfondie des terroirs, des reliefs et des paysages.

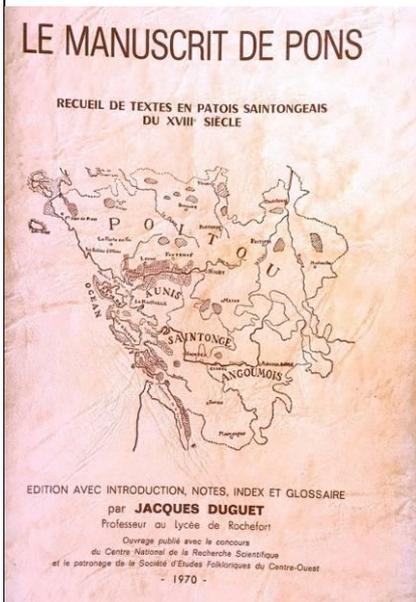
On trouvera ici la restitution la plus précise et la plus exhaustive possible des voies qui ont été créées, remaniées et utilisées dans la Saintonge romaine, avec leur réseau, leur tracé, leurs structures, leur origine et les monuments spécifiques qui les bordaient. Encore fallait-il dater ce réseau : en l'analysant, Jean-Louis Hillairet a souvent trouvé les arguments pertinents pour vaincre de façon positive l'écueil de la chronologie.

Ce livre est le dénouement d'un programme élaboré et suivi de bout en bout par un groupe réuni par Alain Michaud ; il est composé d'auteurs qui viennent d'horizons divers, mais qui ont tous opéré en tant que membres de la Société d'archéologie et d'histoire de la Charente-Maritime.

Format 24 x 30 cm
208 pages, 174 photos et cartes
Dépôt légal 12/2022

Prix public 25 €

Le manuscrit de Pons Pierre Péronneau (Maît' Piârre)



En 1970, la SEFCO a publié une analyse du « Manuscrit de Pons », sous l'autorité de Jacques Duguet.

Mais c'est quoi, le « Manuscrit de Pons » ? C'est un recueil de 39 pièces en vers, dont 18 en patois, qui s'échelonnent de 1728 au 2 juin 1768. C'est un cahier de 100 feuillets, et tout le texte a été copié par la même main, d'une écriture très serrée, à raison de 22 lignes environ par page. Le patois utilisé ne diffère pas de celui d'aujourd'hui. On notera que les mots pluriels ne comportent pas de « s » à la fin, et que les verbes du premier groupe n'ont pas de « r » à l'infinitif (*je veux parlé ...*) : c'est d'ailleurs ce que nous proposons dans notre essai de grammaire saintongaise.

C'est en 1907 qu'apparaît ce document, lorsque Georges Musset le présente à la Commission des Arts et monuments historiques de la Charente Inférieure. Il lui aurait été donné par un notaire de Saintes, Paul Drilhon.

Ensuite on perd la trace du manuscrit, jusqu'à ce qu'il apparaisse au catalogue de la vente d'une librairie parisienne. Il faut remercier Olga de Saint Affrique, historienne du protestantisme, qui fit en sorte que le document soit intégré aux collections de la bibliothèque municipale de La Rochelle.

Pourquoi Georges Musset l'a-t-il nommé « Manuscrit de Pons », nous l'ignorons. Certes, les lieux cités se situent en Saintonge, mais plutôt près de la côte, notamment Marennes et sa région. Dans certaines pièces, plusieurs personnes sont désignées par la lettre initiale de leur nom. Il en est ainsi de Marguerite F. : il s'agit de Marguerite Forant, issue d'une famille de marins : son père, Job Forant, né à La Tremblade, et qui avait embrassé la religion réformée, avait obtenu de Mazarin le grade de capitaine des vaisseaux du roi.

Marguerite était considérée comme un « parfait modèle », « pleine de piété, de raison et de foy ». Dans la pièce de 1737, consistant en un dialogue entre Michas et Jaquet, elle est citée :

Ne me di ja son nom, je la connaisson bin :
Oï est, m'avant-is dit, ine dame de merque,
Et feille, qui pus est, d'in bon metre de berque.

Jusqu'en 1710 on rencontre Marguerite à La Tremblade et à Marennes. Elle s'installa dans ce dernier bourg, où elle mourut le 27 novembre 1688.

Je vous propose un texte de circonstances, daté de 1737, « Étrennes ». Ce sont des souhaits pour Margot, à l'occasion du jour de l'an : santé, longue vie, pas de souci de procédure, sécurité pour ses moutons, prospérité de ses chats, sagesse, amour du Seigneur, et paradis à la fin de ses jours.

Étrennes 1737

Si in beas compliment, ma tant belle Margot.
Etet aussi tous fet qu'ol est fait in fagot.
Ah je t'en auris fet ine telle quirielle
Que je t'auris, ma fri, étourdi lez oreille !
Car je sens dan mon quieure qu'y serez jamez las
De dire quieu que t'es. Je ne me moque pas !
Quoi qu'y t'en ais di prou, j'en diris davantage
Si j'etis transrement et pu clier et pu sage,
Car vela, m'est avis, le tems et la saison
Qu'in chaqu'in hardiment peut dire ses raison.
Le promié jour de l'an, pretout la terre ronde,
Est fait pre fliagourné le ben qu'on veut au monde.
Des fois pretant non voit des gen qui ambrassant
Des presoune pre sur qu'au fon y maudissant.
Pre moy je ne seux ja basti de quielle sorte ;
Y seux venut aneut voir quement tu te porte.
Te donné le bon jour et te fère humblement
Do meux que je pourrez mon petit compliment.
Il est fait san façon (crez-ou ma boune amie).

Acoute transrement si tu nen as envie :
Que noutre bon Seigneur, qui at soin de tretous,
Te garde de tout maux, et tes ouille (1) des lous,
Qu'y fasse que ta vie aussi ben que la mienne
Trepasse les cent ans, entends-tu quielle antienne ?
Que les méchante gen ne te fasant jamez
Pendant tout ton vivant ni guière ni procez.
Que tes petits ignas n'aigeant jamez la galle,
Que jamez dan les chan tu n'oge la fringale,
Que la plieue en hiver, la tempeste et le vent,
Ne t'enrumiant jamez quem' il ant fet souvent,
Que tu sège trejou, dedan noutre village,
Quielle qui set la meux et qui set la pu sage,
Que tes amitez, qui sont tez si beas chat,
Segeant trejou bin grous, bin gras, de bon prechat,
Que le Seigneur enfin enflîâme ta belle ame
Queme il at trejou fait, de ses aimablie fliamme,
Qu'à la fin de nous jours, ainsi queme j'ou dis,
Y nou mette tous deux dan son bon paradis !

(1) *Ouille pour oueille*

Un peu de vocabulaire

Pierre Péronneau (Maît' Piârre) – Jean-Jacques Bonnin

Patois	Français
Tire-chail	Fronde (le chail est le caillou)
Torsé	Tordre
Tou ou tout	Voir étout ou otout
Trâlée	Grande quantité (Québec, Antilles, TLF1)
Trau	Tranche. Exemple : traou de pain ou de jambon
Trembe	Etre au trembe : être ému, bouleversé, avoir peur
Treue	Truie. "Ine treue goretère" : une truie –mère ou treue gorounière Une jeune truie : une gorette
Trûle	Ustensile utilisé en ostréiculture pour recueillir les huîtres
Tue-var	Littéralement : tue-ver. Alcool (en principe cognac) que l'on boit le matin après le café (avec modération, bien entendu !)
Turqué	Se fâcher, se buter
Urée	Bord, bordure, orée
Usse	Sourcil
Varne	Trou dans un rocher, crevasse aux mains, plaie
Vassé	Fatiguer, harasser
Velenné	Musarder dans les rues ou les venelles.
Vengheatif	Vindictif
Vesiqué ou veusiqué	Aller dans tous les sens, tourner, musarder. Vezinguer, vestiller : toponyme La Vézingade (quartier de Ruelle sur Touvre)
Veugne	Vigne
Veulté	Sautiller, tourner, « verluter », voir volter Littré. Se veurluter : gigoter
Veur, verasse	Lit, grabat
Veursenne	Longueur d'un champ dans le sens du sillon
Veursour	Versoir de charrue
Veurtit	Fournir, tenir la cadence
Veuscoueté	Remuer sans arrêt (coum' la quoue d'in chat oub' d'in cheun)
Veuse	Vessie, ballon, cornemuse. Veuze, ou bouzine (toponyme Magnac sur Touvre)
Veusé	Fatigué, à plat, comme ine veuse (vessie) dégonflée. Éveuzé : avachi comme une cornemuse dégonflée
Veustaleux	Inefficace
Vève	Veuve
Viâ	Veau. On dit aussi "bedet"
Virounâ	Vertige. Arête de belugher, et d'te verluter coum thieu, tu m'dounnes le virounâ
Virouné	Tourner, tournoyer, tourner en dansant
Vissé	Plein de vices
Vour ou voure ou voûr	Où
Vrimous	Venimeux. Ine bête vrimouse
Vrioche ou veurioche	Vif. Vrioche coume ine angrouése : vif comme un lézard
Yâbe ou lâbe	Diable
Yerre	Guerre
Yetté	Guetter
Yeu ou ieu	Dieu
Yiâ	Glaçon

Yièvre	Lièvre
Yoube	Fourchette pour tenir la chandelle de résine (Musset). Voir "Rouzine". Locution proverbiale : in drôle fin coum' ine yoube (un enfant très intelligent)
Zagué	Élancer, ressentir des douleurs aigües
Zigougné	Couper maladroitement. avec difficulté, avec une lame peu tranchante (Musset). Saccager ce que l'on coupe. Zigoune, : cigarette, petit objet, « truc », « machin », « bidule ». Dictionnaire Collaboratif du Français Parlé (Québec)
Ziroux	Répugnant, qui engendre ou est sensible à la ziration (réflexe vomitif). Zire : horreur, dégoût (glossaire Poitou Favre 1881). O m'fait zire : ça m'em..nuie beaucoup. Zirable répugnant Zirance dégoût (Musset). Ziration ! exclamation de déconvenue et de mécontentement. <i>Changer la couche du bébé j'ai ZIR de ça.</i> Dictionnaire Collaboratif du Français Parlé (Québec)

À propos de l'avenir du patois saintongeais Pierre Péronneau (Maït' Piârre)

L'article sur « L'avenir du patois saintongeais », paru dans le Boutillon n° 84, a été apprécié par beaucoup de lecteurs, et certains ont demandé la possibilité de le faire figurer dans leur journal ou leur blog, ce que nous avons accepté, bien entendu.

Nous avons été contactés également par un journaliste de l'hebdomadaire « L'Express », qui propose d'incorporer l'article dans sa lettre d'information. Je suggère d'ailleurs à nos lecteurs et à nos lectrices qui ne l'ont pas encore fait de s'inscrire à cette lettre d'information **gratuite**. Il suffit pour cela de suivre ce lien : <https://bit.ly/3KDVCT1>

Quant à notre ami Jean-Jacques Bonnin, j'étais certain qu'il allait réagir à cet article. Voici ce qu'il en pense :

« Quant à savoir s'il faut parler de patois, de dialecte etc. on peut également parler de langue vernaculaire (je sais, ça fait pédant), c'est à dire une langue utilisée dans les limites d'une communauté, en opposition à une langue véhiculaire, permettant une communication ouverte.

Pour la ligne de séparation entre les langues d'oïl et d'oc, fixée par Raymond Doussinet, curieusement, cette ligne suit approximativement, de Champagne Mouton à Champagne Fontaine (24), la ligne de démarcation mise en place par les Allemands au début de l'occupation (juin 1940).

En ce qui concerne l'apprentissage de la langue, je partage le même pessimisme. Je pense qu'il est un peu irréaliste de penser que l'on peut apprendre et utiliser une langue comme le saintongeais en dehors d'un cadre, d'un "bain" familial, ou de voisinage. Ce n'est pas une raison pour renoncer : "Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer".

Les patois, langues régionales d'Oïl, comme d'Oc, ne sont pas, contrairement à ce que prétendent les ignorants et primitifs, du mauvais français. Combien de fois ais-je entendu la ritournelle "C'est du français déformé" et ça me met en pétrasse. Déformé toi même ! Français "officiel" comme parlés régionaux ont évolué en suivant plus ou moins le modèle original. En fait nous parlons tous latin, avec beaucoup d'ajouts et de variations et quelques beaux restes en latin dans le texte : *vademecum, stricto sensu, a priori, gratis (pro deo), libido, maximum, parabellum, sui generis, ad hoc, et et cetera* pour finir en beauté, et *tutti quanti* (pardon, ça c'est de l'italien).

Pour le « poitevin-saintongeais », je ne comprends pas grand chose à ce galimatias. Si nos "anciens" découvraient "quelle brenée", ils diraient sans doute comme mon arrière grand mère : "Le monde sont fous !". C'est à mon avis un outil propre à décourager les bonnes volontés, une sorte de code prétentieux et méprisant pour communiquer entre initiés, excluant les béotiens. Ils m'évoquent les "sorbonacres" et "sorbonicoles honnis par Rabelais. Quand je condescends à lire un de ces articles, je préfère la version en langue d'oc, que je ne possède pas vraiment. Mais en mettant bout à bout mes quelques notions glanées sur place, le peu de latin que je n'ai pas encore perdu, un peu d'espagnol, une pointe d'italien, j'arrive à mieux comprendre que le charabia picto-universitaire ».

Le Boutillon des Charentes

Rédacteur en chef : Pierre Péronneau (Maït' Piârre)
pperonneau@orange.fr

Conseiller : Charly Grenon (Maït' Gueumon)

Webmaster : Benjamin Péronneau (Le fi à Piârre)

Site internet : <http://journalboutillon.com/>

Page Facebook : <https://www.facebook.com/journalboutillon>